

L'ENFANT NOCTURNE

CHANTAL DELSOL

L'ENFANT
NOCTURNE

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE
MCMXCIV

Éditeur conseil : Pia DAIX

ISBN 2-7152-1894-X

© Mercure de France, 1994
26, rue de Condé, 75006 Paris

Imprimé en France

pour Vilaj.

QUENTIN se tenait debout derrière le fauteuil de sa mère, silencieux. Chaque matin, de la même manière, il attendait le courrier.

Il regardait la main de sa mère saisir le coupe-papier. Il cachait mal son impatience. Elle, le souffle du garçon sur son épaule, sentait l'impatience comme s'il s'était agi d'un parfum haletant. Mais elle n'en laissait rien voir. Elle dépouillait calmement le courrier, avec des gestes de bureaucrate.

Ce jour-là, elle décacheta une enveloppe ordinaire : voici enfin ta lettre, Quentin. Il se pencha encore. Elle commença de lire à mi-voix. Chère Madame, comme convenu je vous envoie des renseignements concernant l'enfant que vous avez accepté d'accueillir

pendant les vacances d'été. Nous ignorons quel âge il a exactement. Peut-être douze ans. Peut-être plus. Il ne parle pas encore le français et...

De l'enveloppe s'échappa une photographie, qui glissa sous les pieds de Quentin. Il la ramassa et quitta la pièce doucement, à l'insu de sa mère qui continuait de lire. Nous ne savons pas encore s'il a été scolarisé. Probablement cela n'a-t-il pas beaucoup d'importance pour vous. Il est un peu farouche, car il arrive d'une assez longue captivité. Mais il s'adapte bien et...

Quentin franchit la porte et monta l'escalier, serrant la photographie contre sa poitrine. Il s'enferma dans sa chambre, s'installa devant sa table de travail et posa la photographie en face de lui, droite contre une pile de livres. Il s'assit pour la contempler. C'était une épreuve en noir et blanc, de mauvaise qualité. Le garçon étranger se tenait debout dans une attitude contrainte, et semblait poser pour un monde mort. Il croisait les bras sur une chemise achetée au bazar.

Il portait une ceinture à boucle, un pantalon triste. Il n'avait pas de regard. Ses yeux bridés sentaient le sommeil. Ses épaules tassées révélaient le fatalisme et l'indifférence nue. Il aurait découragé des armées. Il affichait la résignation, la soumission, et aussi le mépris, enfermé dans ses lèvres minces. Et, peut-être, en cherchant bien, une fierté de vivant derrière les yeux en meurtrières.

Quentin retourna la photographie. Il vit ce qui devait être un numéro, rendu illisible par un tampon officiel. Le garçon avait été estampillé comme matricule anonyme, rejeté sur les bords de la guerre. Le portrait ressemblait au matricule. Quentin chercha une lueur d'humanité dans ce dénigrement de tout. Il n'en décela pas. Pourtant, son espérance s'en trouva rajeunie. Il dissimula la photographie dans un livre de grammaire, qu'il emportait à l'école.

Quentin n'avoua à personne l'existence de cette photographie. Pendant les cours, il la contemplait subrepticement. La photographie voyagea dans l'étui de la raquette

de tennis. Quentin la glissa sur le velours doux de la boîte à guitare où elle demeurait le temps des après-midi de soleil. Elle était trop grande pour tenir dans un portefeuille. Mais on pouvait la rouler dans un étui à lunettes. Elle échappa aux regards, et pourtant ne se perdit pas. Quentin se persuada qu'il apprivoisait le portrait à force de l'observer. Il n'aurait pas été étonné qu'il finisse par changer d'expression.

C'était le début de l'été. Les enfants de la maison allaient en ville pour acheter des sandales neuves. Ils abandonnaient des livres de classe pour en adopter d'autres. La photographie trouva sa place dans un vaste carnet d'écolier aux couleurs d'aubergine.

Cette attente diffuse dura huit jours. L'enfant étranger était entré dans la famille par effraction. Il n'existait pas encore. On dit à Quentin qu'il s'appelait Nam. On lui apprit aussi qu'il faudrait aller le chercher à Paris. Nam ne pouvait prendre un train tout seul, car il ne comprenait rien. Il ne parlait ni le

français, ni l'anglais, ni aucune de ces langues dites civilisées. Quentin ne se souciait pas de cela. Les goûts de l'enfant, son caractère, sa nationalité, lui semblaient des choses absolument contingentes. Quentin attendait ce compagnon de hasard avec autant de ferveur que s'il l'eût choisi entre cent mille. Parce qu'il l'avait invité lui-même, il l'aimait sans arrière-pensée. Cette affection sans réciprocité suffisait à nourrir l'espérance. Il vit sa mère se préparer à partir. Elle emportait un sac de cuir qui enfermait le dossier de l'enfant étranger. Les enfants ordinaires sont représentés par des rires, des colères et des otites hivernales. Celui-ci valait un maigre dossier, contenant des lettres et des circulaires administratives. Seule la photographie attestait de son existence. Quentin la cacha sous son oreiller.

On avait dit de venir chercher Nam dans un foyer d'accueil, un soir à six heures. Elle s'y trouva en avance. Dans un décor de maison de retraite, vaquaient une centaine

de garçons tous pareils. Assis devant des tables de formica. Jouant au ballon entre des murs livides. La mère de Quentin n'avait jamais pénétré dans un orphelinat. L'odeur de détresse la suffoqua, et cette atmosphère vide, où rien ne se nommait. Les rires autour du ballon tintaient sans ferveur. Les manteaux dans le couloir étaient accrochés sous des numéros.

Un homme affable l'accueillit. Il appela l'enfant qui surgit aussitôt, portant un sac à dos. Il baissait la tête, et n'exprimait aucun sentiment. Il alla chercher un anorak sous le numéro 29. Elle ne devait jamais oublier cela. Le garçon, des pieds à la tête, était vêtu de nippes cousues de l'étiquette 29, comme elle s'en apercevrait plus tard. Le garçon faisait tout pour ressembler à son numéro, derrière lequel il s'était peut-être déjà désintégré. Il enfila son anorak et la suivit avec une résignation de chien malade. L'homme lui parlait dans une langue inconnue, sur le ton de l'avertissement. Elle comprit que l'homme avait le cœur bon,

mais qu'il refusait de s'attendrir. Elle lui serra la main. Il lui précisa les détails du retour et l'informa que Nam possédait des lunettes, mais négligeait de les porter. Tout cela était sordide, et disproportionné avec la détresse qui suintait le long des murs.

Ils se retrouvèrent tous les deux dans la rue. On était au début de juillet, et le garçon boutonnait cet anorak avec un air de frissonner encore. Elle lui sourit, lui posa la main sur l'épaule et l'embrassa. Elle n'aurait pas osé le faire dans l'orphelinat. Il ouvrit des yeux étonnés. Elle lui parla de Quentin. Il fit signe qu'il ne comprenait pas. Elle aperçut alors ses cheveux longs, et cette allure de pauvre vaurien, de petit voleur de prunes. Il devait avoir douze ou treize ans. Mais il portait déjà dans son regard une lassitude ambiguë. Elle sentit qu'il avait depuis longtemps dépassé les jeux de l'enfance. Elle eut l'impression douloureuse de commettre une folie et de se soumettre à un caprice de Quentin. Elle avait invité le garçon pour cinq semaines. Cela risquait de

paraître l'éternité. Elle essayait d'imaginer toutes les complications extraordinaires que cette aventure allait engendrer. Mais elle n'y parvenait pas. Elle se dirigea vers la station d'autobus, poursuivie par l'inquiétude.

Elle devait se rendre, avant le train de nuit, à une réception et à un dîner. Il lui faudrait traîner le garçon avec elle. Elle ne l'avait pas imaginé si raide et si sauvage. Non pas qu'elle en eût honte. Mais elle se demandait s'il comprendrait et accepterait cette succession de mondanités.

Elle lui donna un ticket d'autobus. Il ne savait pas le composer, elle dut le faire à sa place. Ils pénétrèrent dans un hôtel particulier, loué pour une signature de livre. La grande cour était envahie de robes de soie. A l'entrée, une femme de chambre demandait les manteaux. Elle voulut décharger le garçon de son sac à dos. Il refusa brutalement, comme nargué par un tire-laine. La mère de Quentin fit signe à la femme de chambre de laisser le garçon tranquille. Elle entra dans la salle d'honneur, vêtue de

mousseline blanche, et suivie de ce globe-trotter encore tout rempli de hargne.

Il ne manifesta aucun désir de scandaliser, ni de se rendre intéressant. Il demeura dans un coin, sous une applique dorée, les yeux dans le vague et les bras ballants. Personne ne le remarqua. Entre deux conversations, elle lui apporta un gâteau, qu'il accepta poliment. Elle l'observait de loin. Il ressemblait à un personnage qui s'est trompé d'histoire, et se trouve jeté dans la situation préparée pour un autre.

Ils se rendirent ensuite au restaurant, où des amis attendaient. Elle leur présenta Nam. Il ne saisit pas les mains qu'on lui tendait, mais courba la tête avec un naturel qui démentait l'affectation du geste. Elle l'installa au bout de la table, nanti d'un dictionnaire en images qu'elle avait acheté pour lui. Il commanda son dîner en pointant le doigt sur les dessins, les yeux toujours baissés, la lippe lourde. Il dévora tout, en surveillant son sac du coin de l'œil. On aurait dit que rien ne pouvait l'atteindre, sauf la perte de ce sac.

Il mangea tout le pain dans la corbeille, et la garniture des plats, méthodiquement, sans paraître y prendre aucun plaisir. Puis il attendit la fin des conversations, sans lever les yeux. Il ne tenta pas de prononcer un mot ni de se faire comprendre par un geste. Il attendait avec une patience désarmante, les mains abandonnées sur la table, dans une attitude de morosité et de solitude.

Elle l'emmena dans le train de nuit et lui désigna une couchette. Il s'allongea sur le sac, les reins cassés, et s'endormit aussitôt, sans donner le moindre signe de connivence. Elle, ne dormit pas. Elle pensait avoir commis une erreur de jugement dont on se repent longtemps, et dont rien ne peut parvenir à effacer les conséquences.

Quentin se réveilla très tôt. Il avait rêvé toute la nuit au garçon étranger. Celui-ci lui était apparu en frère jumeau, bien au-delà de toutes les incompréhensions de la langue et de l'histoire. Quentin ouvrit l'œil et se tourna vers le lit d'à côté. Le lit était

vide, et non défait. On n'y voyait même pas l'empreinte d'un corps. Quentin se redressa pour réfléchir. Dans le clair-obscur, il l'aperçut, assis par terre en tailleur au coin de la pièce. Contre le mur blanc, il ressemblait à un petit homme tout noir, recroquevillé sur lui-même, vêtu seulement d'un slip. Sur sa tête penchée tombaient des cheveux raides et longs. A un mouvement imperceptible de ses pieds, on sentait qu'il ne dormait pas. Ses mains étaient posées sur ses genoux. Quentin l'observa sans bouger. Il l'appela par son nom, doucement, et Nam leva la tête sans se presser, pour découvrir des yeux fendus d'où ne perçait aucun regard.

Était-ce là le frère qui jouait dans son rêve? Pas un muscle de son visage ne s'animaient. Il avait les joues creuses. Il semblait pétrifié par la crainte.

Quentin se leva et marcha vers lui : viens déjeuner! Il lui fit le signe international de la nourriture qu'on porte à la bouche. Nam hésita, puis se leva à son tour. Il était de la même taille que Quentin, en plus maigre

et plus musclé. Un large tatouage barrait sa poitrine. Au moment de franchir le seuil, Quentin se ravisa. Il n'était pas d'usage dans la maison de prendre n'importe quel repas en caleçon. Tu vas t'habiller, dit-il. Il chercha une valise et trouva le sac ouvert. Nam se jeta dessus pour l'empêcher d'y toucher. Où sont tes affaires? demanda Quentin. Il vit, roulés en boule, le pantalon et la chemise de la veille, si sales qu'on ne pouvait rien en faire. Il ouvrit son placard, tendit un jean et une chemise blanche. Nam s'exécuta. Il y avait dans ses gestes moins la compréhension d'une nécessité que l'obéissance à un ordre. Quentin sentit la nuance et s'en désola. Le garçon semblait agir sous la contrainte, et le suivit comme on escorte un gardien de prison. Dans la salle à manger, il s'assit sur un coin du banc, aux aguets. Il avala toute la nourriture qui passait, dans un grand bruit de mandibules, attrapant le beurre à la main, et sans jeter un regard ailleurs.

Un adulte se serait affolé. Quentin n'avait

que douze ans, et attachait peu de prix à la civilisation. Il aperçut la tâche à accomplir, sans que cela ne l'effraye une seconde. Il ne s'inquiéta pas de voir le garçon lécher la confiture qui restait dans son assiette, mais plutôt de constater l'effroi qui flottait dans le regard à demi clos. Il sentit le danger de la dépendance. Il se leva et dit pour se rassurer lui-même : tu n'es pas mon esclave, Nam. Ce matin tu auras des vêtements à toi. Tu iras en acheter avec Maman. C'est mon dernier jour d'école. Attends-moi.

Il montra son cartable, que l'autre regarda d'un air morne. Il s'en alla et parcourut son chemin allégrement. Ses camarades l'attendaient pour les nouvelles. Comment était le garçon étranger? D'où venait-il? Quentin ne se déroba pas. Il précisa que le garçon avait raconté son histoire : il arrivait d'un lieu sans nourriture, sans lit et sans vêtement. On ne lui avait pas encore appris à sourire. On l'avait tatoué pour éviter de le perdre, ce qui s'était révélé un échec.

La mère de Quentin trouva Nam assis sur le bord du banc, immobile, et attendant on ne savait quoi. Devant son attitude étrange, ses gestes de bête aux abois, elle se sentit désarmée et eut un réflexe de femme. Elle décida de s'occuper du plus élémentaire, persuadée que la complicité finirait par se greffer sur le souci du quotidien. Elle monta chercher le sac de toile pour faire l'inventaire de ses affaires et se heurta elle aussi à un refus brutal. De toute façon, il n'y avait rien dans ce sac. Il sonnait vide. Il devait contenir la mémoire, qui ne pèse rien, et sûrement pas de quoi se changer. Elle emmena le garçon devant un placard vide pour qu'il dépose le sac à l'intérieur, verrouilla la porte et lui donna la clé. Une lueur de satisfaction passa dans les yeux mornes. Elle le conduisit en ville pour acheter des vêtements. Il ne marchait pas à côté d'elle, mais la suivait docilement. La séance dans le magasin fut interminable. Il ne voulait pas choisir et se laissa habiller comme un enfant. La caissière lui remit le paquet

pesant. Ils rentrèrent de la même façon, elle devant, lui refusant de marcher à côté, et courant dans ses pas, le paquet sur l'épaule, à la manière d'un esclave nègre des siècles passés.

Elle comptait qu'il s'installe, qu'il arrange ses affaires à sa guise, qu'il prenne possession du placard, du lit et de son coin de chambre. Il n'en fit rien. Même de passage, n'importe quel individu normalement constitué se recrée un espace personnel. L'idée du temporaire ne peut enlever le désir de poser sur une étagère deux vêtements et une photo. Ce désir justement ne semblait pas l'effleurer. Il se mit à errer dans la maison, comme si on allait d'une minute à l'autre lui intimer l'ordre d'en partir. Et il tomba finalement sur le bébé. A cette époque il y avait encore un bébé dans la famille. Celui-ci se trouvait dans son parc pendant les matinées, et piaffait en attendant l'heure de la promenade. Le garçon s'assit en tailleur contre le parc, et n'en bougea plus. Le bébé lui saisit le doigt et éclata de rire. Le garçon ne sourit

pas, il lui parla doucement, avec des mots incompréhensibles. Le bébé lui répondait dans son langage. Leur conversation dura longtemps. Nam finit par entrer dans le parc et se mit à construire pour le bébé des châteaux de cubes. C'est là que les enfants le trouvèrent en rentrant de l'école. Trois d'entre eux n'avaient pas encore vu Nam. Ils s'approchèrent pour l'embrasser, car Quentin les avait suppliés de traiter son ami avec courtoisie. Nam répondit de bonne grâce, mais sans sourire, à ces marques d'affection. Les enfants le dévisagèrent et se dirent entre eux qu'il était vraiment très jaune, maigre et triste.

Quentin ne s'était pas attendu à une telle situation. Pourtant il ne se montra pas une seconde déçu. Il mit tout en œuvre, séance tenante, pour apprivoiser le garçon. Son zèle était immense. Seulement l'entreprise semblait encore plus vaste, au moins considérée d'un point de vue d'adulte. Lui, ne mesurait rien. Il commença par utiliser le livre

d'images, et s'improvisa instituteur. Mais l'autre, au début docile, se fatiguait rapidement. Il prononçait les mots n'importe comment, jurait dans sa langue, et refermait le livre dans un grand bruit. Quentin pensa qu'il était allé trop vite. Il réfléchit. Peut-être les mots ne sont-ils pas forcément la clé de la complicité... Il donna à Nam une raquette de tennis et l'emmena jouer. Le garçon se révéla talentueux. Mais courir le fatiguait, et perdre l'insupportait. Il refusait de ramasser les balles. Quentin voulut lui apprendre à confectionner des gâteaux. Nam dévorait la pâte avant qu'elle fût cuite.

Sous le regard de sa mère, la patience inébranlable de Quentin forçait l'étonnement. Quentin était le type caractéristique, et de surcroît caricatural, du fils aîné de famille nombreuse. Il lui fallait la part du lion. Il se trouvait humilié de devoir partager. Il tyrannisait ses cadets et réclamait une affection spéciale. Bref, il entendait être traité en enfant unique. Avec Nam, son attitude se transforma au point de le rendre

méconnaissable. Il fit preuve d'une constance d'archange. Il ne se découragea jamais. Il donna de ses affaires personnelles, jusqu'alors jalousement surveillées contre les incursions de la horde. Il laissa dans la voiture sa place près de la fenêtre, que personne n'aurait osé lui disputer. Il accepta d'être réveillé et se leva sans gêner les autres, ce qui était contraire à toutes ses habitudes. La raison de ces extravagances venait clairement à l'esprit : cet ami, c'était lui qui l'avait choisi.

Pourtant, Nam ne profitait pas du miracle. Lassé des activités multiples auxquelles on le conviait, il s'esquiva et divisa ses journées en deux parts : l'une pour jouer avec le bébé, l'autre pour se réfugier dans le coin de la chambre où Quentin l'avait trouvé le premier matin, et où il demeurait des heures, contemplant une photographie. Assis sur le sol dans la position du yoga, il tenait à deux mains cette image toute plissée, qui semblait avoir pris l'eau. Il la regardait obstinément, comme s'il voulait tirer un personnage de

la mémoire ou le faire jaillir vivant de l'image qui le représentait. Quentin ne chercha pas à voir cette image et ne s'en approcha même pas. Il savait d'instinct que la confiance se gagne à force de discrétion, et que l'affection ne se nourrit pas de curiosité. Il attendait patiemment que quelque chose se dénouât.

Le seul moment où Nam semblait heureux était celui des repas. Il mangeait comme personne dans la maison n'avait jamais mangé, avec enthousiasme. Il jetait la moitié des pots d'épices dans son assiette, et avalait sans discernement. Les enfants le contemplaient en silence. Ils s'étonnaient non pas de le voir ainsi bâfrer, mais de trouver sur son visage un bonheur aussi plein, extatique, dominé par la magie de l'instant.

On emmena Nam à la distribution des prix, où il s'endormit sur sa chaise. On l'emmena à la piscine, où il resta assis sur le rebord, les jambes ballantes, observant avec une espèce de stupeur les autres qui s'amusaient. On l'emmena en promenade dans la forêt, et il resta à la traîne, cueillant

des framboises sauvages et renâclant à marcher.

Il apprit le nom du bébé, qui s'appelait Guillaume. Il répétait ce mot en l'écorchant. A part Guillaume et Quentin, les autres enfants ne l'intéressaient pas. Ils passaient devant lui, bande d'oiseaux prédateurs. Nam, quand il ne jouait pas avec le bébé, observait Quentin de loin, sans jamais rire ni sourire. Une torpeur l'habitait, où l'on décelait l'ennui, l'étonnement, une solitude insondable.

Quentin avait décidé d'emmener Nam au camp scout. Il préparait cette expédition depuis des mois. Il lui prêta un grand sac à dos, lui donna sa meilleure lampe et lui confia du matériel de camping. Il lui fallut remplir les deux sacs. Nam le regardait sans broncher, sa photographie dans la main. La joie de Quentin ne tarissait pas pour autant. Les préparatifs ne durèrent pas moins d'une journée entière. Quentin courait partout. Finalement les deux sacs furent prêts, pleins

de ces dizaines d'objets pesants et inutiles qui offrent le visage de l'aventure. Quentin, avant de fermer le sien, rajouta un appeau imitant le rossignol, une photographie de Steve Mac Queen, un couteau acheté en cachette, deux dés, et tous les gâteaux qu'il avait pu trouver dans la cuisine.

Comme toujours, le car partait à l'aurore, bourré d'enfants, dans une atmosphère de grande excitation, et Quentin désigna à Nam une place près de la fenêtre afin de lui réserver le paysage. Nam s'endormit aussitôt et ne se réveilla qu'à l'arrivée. Dans l'affairement de l'installation, il s'éclipsa et se fit oublier. Depuis longtemps il ne s'était pas trouvé seul en pleine nature. Il huma l'air comme un animal échappé de sa cage. Quentin le trouva en train de chasser des insectes et des lézards. Il chassait lentement, avec une habileté de connaisseur, et ramassait plutôt qu'il n'attrapait. Sa main tombait sur la bestiole et la saisissait sans effort. Lorsque Quentin arriva devant lui, il mastiquait une chose d'apparence moite et à

demi vivante. Quentin oublia de parler, le cœur au bord des lèvres. Le visage appliqué de Nam lui apprit qu'il ne s'agissait pas d'un jeu, ni d'une cruauté gratuite : Nam soignait sa santé. Il ne pouvait pas voir passer un bout de viande, même dérisoire, sans en tirer profit. Quentin pensa donc que les remarques ne serviraient à rien devant un argument aussi bien fondé. Au lieu de tenter d'empêcher, il fallait compenser. Il tira de sa poche un pain d'épice emballé dans un papier d'argent et le tendit à Nam. Celui-ci le glissa dans sa poche, avec la satisfaction évidente de l'homme qui remplit son grenier. Puis il continua de chasser.

Nam participa aux activités du camp avec une attitude d'ennui profond. On aurait dit un adulte que l'on aurait contraint à des jeux trop puérils. Il apprit néanmoins plusieurs dizaines de mots, qu'il prononçait avec un accent épouvantable. Mais il refusa de se plier aux exigences du service. Le matin, il restait sur sa couchette pendant que les

autres préparaient le petit déjeuner, se levant seulement quand tout était prêt. Quentin s'en exaspérait. Un jour, il décida de le forcer, et arracha sa couverture pour le sortir du lit. Nam se dressa d'un bond, un couteau à la main, avec une lueur de haine dans les yeux. Ce couteau, personne ne l'avait jamais vu. Il devait le cacher sous son oreiller. Quentin s'affola et se mit à courir. Nam ne le poursuivit pas. Il retourna se coucher, persuadé à juste titre de l'efficacité de la menace. Quentin partit à la corvée en ruminant des pensées moroses. Comment faire... Le garçon étranger était à la fois lymphatique et violent. Violent dès qu'on voulait le sortir de sa léthargie. La tâche se compliquait. Le soir, un chef surprit Quentin en train de s'exercer au couteau, seul devant un arbre. Il feignait de parer des coups et en assenait dans l'écorce avec des cris guerriers. Le chef ne parvint à tirer de lui aucune explication, il confisqua le couteau.

Le soir suivant, Nam accepta de participer à un jeu devant le feu de camp. Chaque

perdant se trouvait à son tour exclu du cercle. Quentin vit que Nam trichait sans vergogne, sa colère monta, mais il ne dit rien. Quand Nam finit par perdre, il refusa de s'écarter du jeu. Quentin se dressa devant lui, lui intimant l'ordre d'obéir. Nam se leva, sortit de sous sa chemise un nunchaku et le fit virevolter devant lui. Il l'utilisait à merveille, en sautillant comme un danseur. La grâce de ses gestes n'échappa à personne, et Quentin perçut cette admiration. Il se jeta sur lui avec fureur pour lui arracher l'arme. Nam la lâcha par terre, saisit Quentin par le milieu du corps et le lança par-dessus le feu.

C'était un grand feu de bois sec, au milieu duquel un cochon entier aurait pu rôtir. Quentin sentit les étincelles sur ses jambes et un crépitement dans ses cheveux. Il vit le ciel tournoyer, retomba de l'autre côté et se releva prestement. Il partit sous sa tente pour ne pas montrer qu'il pleurait. Il se blottit sous sa couverture, alluma sa lampe de poche, écrivit à sa mère : Chère Maman,

ici tout va bien; nous avons fait un feu de camp ce soir; Nam a joué avec nous, et il a perdu; il est très fort en sport, et surtout en lutte; je m'amuse bien; je n'ai pas grand-chose d'autre à vous raconter; je vous embrasse tous.

Nam ne s'intéressait qu'à la chasse, et jugeait apparemment inutile de déployer ses forces à autre chose. Il attrapait les lézards au creux des pierres, sans qu'on sache par quel talent mystérieux. Puis les dépeçait avec lenteur, le regard perdu. Il embrochait les vers de terre qui passaient dans les mottes retournées. Il chassait les chauves-souris, les lapins sauvages et les mulots. Il fabriquait des lampes éphémères avec des grappes de vers luisants. Son bestiaire n'avait pas d'odeur ni de préjugé. Il semblait accomplir ainsi une sorte de rite nécessaire. Le reste du temps, il dormait.

Au cours de ces journées, Quentin ne cessa pas de réfléchir. Il finit par comprendre une chose essentielle. Tous les jeux organisés

dans le camp n'avaient pas d'autre but que de mimer la vie, d'en reproduire les difficultés et les risques. Mais Nam ne trouvait à cela aucun charme, pour cette raison qu'il avait déjà connu la vraie vie, avec de vrais risques et des difficultés réelles. Le monde imaginaire ne pouvait plus l'intéresser. Quentin alla le trouver et lui demanda de lui fabriquer un nunchaku, puis de lui apprendre à s'en servir. Nam trouva tout de suite la hache et le bois convenable, il s'acquitta de ce travail en quelques heures. Ils s'exercèrent dans la futaie, pendant la sieste. Quentin était moins souple et moins fort. Mais il faisait des efforts immenses. Il n'avait jamais aimé se battre, et son éducation lui avait appris à identifier les belliqueux et les voyous. Seulement c'était là un passage obligé. Au bout de deux ou trois jours, il devint un adversaire acceptable, et sut manipuler l'arme assez vite pour faire peur. Lorsqu'il parvint à la balancer par-dessus son épaule à la vitesse de l'éclair,

Nam éclata de rire. C'était un rire inattendu, le premier, qui respirait le bonheur.

Quentin et Nam ne se quittèrent plus. Leur amitié se passait de mots. Quentin goba les mouches, attrapa les chauves-souris à la main, prit des coups de couteau, dépeça les lézards et se jeta du haut des arbres. Il apprit tout, et désapprit la civilisation.

Sa mère comprit cela aussitôt qu'elle vit les deux garçons dégoûtants descendre du car. Ils formaient désormais un camp retranché. Leur espace gémellaire était tissé de complicités impossibles à dire. Ils n'avaient pas de langue : un langage seulement, composé de mimiques et de mots transformés. Le bruit dominait dans ce circuit clos. Ils riaient, criaient et se battaient sans cesse.

Elle avait bien compté que ces quelques jours de vie commune contribuent à briser la glace. Mais l'étonnant, c'était la transformation radicale du comportement de Nam. Parti sauvage et pitoyable, il était

revenu sauvage et dominateur. La connivence avec Quentin lui avait apporté plus que confiance en soi : une arrogance insupportable. Il se comportait en chef de bande, mais sans le mérite qui conquiert l'autorité. Il était odieux. Il refusait de se laver, de rendre le moindre service, d'obéir à la plus honnête injonction. Il dédaignait de répéter une phrase, même simple. Il apparaissait à table torse nu, et rechignait à s'habiller. Il trichait systématiquement au jeu. Partout il lui fallait la meilleure part et la meilleure place. Sinon, il exhibait un regard de haine et le couteau dans la main.

Quentin servait à Nam d'interprète et de rempart contre le monde. Il le protégeait avec frénésie. Il traduisait ses faits et gestes de la manière la plus noble. En même temps, il lui vouait une admiration sans critique. A peine plus âgé, Nam était plus vieux d'expérience. Il avait traversé des périls que Quentin lisait dans les livres. Il profitait honteusement de cette supériorité épique. Il appelait Quentin comme on hèle son boy,

et l'autre apparaissait aussitôt. Il utilisait Quentin comme faire-valoir et comme alibi. Ainsi échappait-il, à force d'habileté narquoise, aux contraintes de la vie quotidienne.

La mère de Quentin eut l'impression douloureuse d'avoir laissé son fils se prendre à un piège. Cette amitié inquiétante semblait dépourvue de réciprocité. Nam se servait de Quentin pour mieux vivre. Il venait à peine d'apprendre que l'existence peut être confortable. Il entendait profiter de la chance offerte. Le visage apeuré et servile des premiers jours avait fait place à une expression d'arrogance. A croire qu'il n'y avait pas de juste équilibre, pour lui, entre se soumettre et tyranniser. Et Quentin le vénérait sottement.

Elle n'avait pas le choix; il fallait surveiller et réprimer. Elle attendit le premier prétexte pour confisquer le couteau. Un matin au petit déjeuner, Nam le brandit pour s'approprier une friandise convoitée. Elle saisit l'arme, l'emporta avec la démarche déterminée de qui va enterrer un butin de

guerre. Nam leva un regard où se mêlaient la surprise et la fureur. Elle craignait une violence, qui ne vint pas. Elle cacha le couteau, puis revint s'asseoir à sa place, le visage faussement tranquille, et elle prévint les deux garçons qu'au moindre geste suspect, elle confisquerait aussi les nunchakus. Nam comprit parfaitement la menace. Il lui jeta un œil respectueux, et ne dit mot. En revanche, Quentin fut saisi d'une de ces colères d'adolescents qui semblent ne devoir jamais finir. Il se leva et se mit à vociférer. Il disait que ces armes représentaient tout ce qui restait à Nam de sa vie antérieure. Qu'on allait le rendre fou. Qu'on serait responsable de vengeance qu'il ne tarderait pas à commettre, car il n'avait peur de personne. A côté de lui, Nam impassible beurrerait une tartine, les yeux à demi clos. De cette plaidoirie d'avocat, il paraissait davantage honteux que ravi.

Elle accompagna Nam chez le coiffeur et commanda la coupe elle-même. C'était, lui dit-elle, le seul moyen d'échapper aux poux,

puisqu'il refusait de se laver. Quentin les suivit en fulminant. Il attendait que l'autre s'échappe et termine l'affaire en facétie. Ce qui n'arriva pas. Nam s'assit sur la chaise haute avec naturel, comme s'il eût été là de son plein gré. Il revint taillé en brosse et méconnaissable, assez content de lui, tandis que Quentin enrageait devant ce qu'il appelait une atteinte à la liberté.

Elle ne laissa plus rien passer. Elle exigea que Nam participe à la vie de la maison et prononce les phrases dont il avait besoin au lieu d'aller toujours chercher Quentin. Cela lui demanda une patience de tous les instants, et une vigilance où ses nerfs s'usaient. Elle devait sans cesse courir après Nam, qui résistait passivement, et tenir bon devant Quentin, qui s'interposait avec un zèle fanatique. La révolte de Quentin finit par se tarir, car elle ne défendait que l'indifférence. Nam pliait sous l'orage. Il ignorait le conseil ou la persuasion. Il craignait l'autorité, et acceptait l'oukase, c'est-à-dire la force.

Les vacances remplissaient la maison de

cousins et d'amis. Elle avait mille autres choses à faire que de s'épuiser à ce dressage. Elle ne se souciait pas d'éduquer ce garçon inconnu, qu'on lui avait laissé pour cinq semaines. Elle protégeait son fils. Et comptait secrètement les jours qui les séparaient du départ de Nam.

Elle fit une observation curieuse. Plus Nam se trouvait bridé par l'autorité qui pesait sur lui, et plus il s'infantilisait. Lais-sant échapper ses défenses, il perdait en même temps ce qui avait dû être une arti-ficielle maturité. Auparavant, il devait mimer l'adulte pour survivre. Mais ce n'était là qu'une parodie. Les expériences amères ne l'avaient pas fait grandir. Elles l'avaient contraint à jouer un personnage. Lorsque les circonstances ôtèrent toute nécessité au cou-teau brandi, aux regards de haine, Nam apparut nu et doté d'une figure nouvelle. Ce n'était rien qu'un enfant, un enfant de treize ans, privé de toute vigilance. Il atten-dait avec un air de chien battu qu'on lui décroche un sourire. Il se satisfaisait d'une

brouille. Il craignait le bruit de l'orage, la chute d'un arbre, la vitesse du vélo. Une écorchure l'effrayait. Un reproche le jetait au désespoir. Il embrassait le bébé en se cachant. Protégeant son couteau, il avait longtemps dormi accroupi. A présent, il s'installait dans la position du fœtus. Peu à peu, on avait l'impression que les habitudes de la captivité s'effaçaient pour laisser place à la mémoire de la vie antérieure. Des lambeaux en pointillé revenaient à la surface, des traditions effilochées, cette politesse incroyable, que les Occidentaux traduisent en hypocrisie. Nam disait s'il vous plaît et merci sur un ton sucré. Il présentait un plat à son voisin d'une manière qui n'emportait pas la conviction. Il s'effaçait devant les portes avec la posture du liftier du Negresco. La présence d'un vieillard le rendait servile, et la vue d'une femme lui inspirait des complaisances presque ridicules.

Ainsi passa la période des vacances, pendant lesquelles Nam apprit sans se presser

la plupart des mots nécessaires à sa stricte survie sociale. La mère de Quentin remarqua le tri inconscient auquel il se livrait, afin d'éviter des efforts trop coûteux. Il mémorisait avec facilité tout ce que sa gourmandise ou ses projets personnels rendaient utile. Le reste, il l'oubliait. Il finit par posséder une langue sélective, composée de deux groupes de mots très étendus, concernant exclusivement la nourriture et les sports, et dénuée de toute autre ressource. La grammaire passait évidemment par pertes et profits. Les articles et les pronoms se chevauchaient en désordre. L'accent était effroyable. Mais Nam n'en avait cure. Il lui suffisait d'obtenir ce qu'il attendait. Dès qu'il put utiliser les mots, il exhiba un talent de raconteur d'histoires, de prestidigitateur, de dresseur d'animaux inusités. Il savait faire rire, ce qui lui conquit l'amitié de tous les enfants qui passaient.

Exilé d'un passé homérique dont on sentait la présence affleurer à chaque pas, dépo-

sitaire de mystères troubles que la grande histoire présume sans les nommer, Nam était fragile et demandait protection. Il lui fallait à la fois des portes fermées et une affection démontrée, ou la paix sous toutes ses formes. La générosité de Quentin se trouvait employée au-delà des espérances. D'abord déçu de la soumission de Nam, il finit par trouver en lui un ami héroïque et démuné, auquel il fallait tout apprendre et dont il pourrait apprendre le reste, c'est-à-dire l'essentiel : ce qui échappe aux répertoires.

Les cinq semaines écoulées, on prépara les bagages de Nam. Quentin était sombre. En contemplant la valise bouclée, Nam fut saisi d'une stupeur qui ressemblait à celle des premiers jours. Il venait à l'instant de s'apercevoir qu'il lui faudrait repartir. Depuis longtemps, il n'y pensait plus. Il reprit son visage d'orphelinat. La mère de Quentin, secrètement soulagée, et satisfaite d'avoir échappé à des difficultés pires, ne s'en émut

pas. Elle tenta de consoler Quentin en évoquant une nouvelle invitation dans un avenir imprécis.

La veille de son départ, Nam vint la trouver dans son bureau, tard dans la nuit, à l'heure où elle profitait du sommeil des enfants pour travailler. Que voulait-il? demanda-t-elle, son stylo à la main, prête à donner un renseignement ou à rassurer une inquiétude. Mais il ne s'agissait pas d'un cauchemar ordinaire. Ce qu'il voulait : rester là, ne pas rentrer à l'orphelinat. Mais rester là, précisa-t-il d'une voix ferme, pour toujours. Puis il se tut. Il ne savait rien dire d'autre pour enrober cela, traduire tout ce que cela signifiait. Il lâcha sa phrase et demeura debout au milieu de la pièce, vêtu d'un pyjama rouge qui appartenait à Quentin, raide, les bras ballants, le regard baissé comme pour attendre un verdict.

Rien ne l'avait préparée à cette situation. Elle n'avait rien imaginé de semblable. Elle observa le garçon d'un œil nouveau et il lui

apparut tel qu'il était réellement, encombré d'un passé lourd et promis à un avenir difficile. Elle examina en un instant sa propre situation. Elle avait déjà pris en charge plus de soucis que la simple prudence le requiert. Les tracas supplémentaires, dus à la mauvaise fortune, et auxquels on espère échapper, ne lui avaient pas été épargnés. Nam leva les yeux. Il était désarmé, implorant ce quelque chose qui n'a pas de nom.

Elle alla vers lui et l'embrassa. Elle lui dit que l'on ne prend pas une décision pareille en une minute. Qu'il allait rentrer à l'orphelinat et réfléchir. Que pendant ce temps la famille se concerterait pour envisager cette possibilité. Qu'il reviendrait à la Toussaint. Alors, on en reparlerait.

Il acquiesça. Il passa la main dans ses cheveux et franchit la porte. Elle regarda disparaître dans le couloir ses épaules tassées. Elle ne parvint pas à travailler ce soir-là. D'ordinaire, il en fallait beaucoup pour la surprendre. Elle se demanda pourquoi une circonstance aussi singulière tombait sur elle

précisément. Elle connaissait beaucoup de couples stériles qui allaient chercher à l'autre bout du monde des bébés abandonnés. Elle avait rencontré, depuis la fin de la guerre du Vietnam, bon nombre d'adolescents asiatiques dont les villages et les foyers d'accueil s'occupaient avec plus ou moins de bonheur. Mais une situation pareille ne se rencontrait pas. Introduire dans une famille déjà vaste un garçon si chargé d'histoire, cela s'appelait une folie.

Comme elle l'avait promis, elle rendit compte aux uns et aux autres de la visite nocturne de Nam. Pour elle, c'était une affaire considérable, un tremblement de terre dans un monde à l'équilibre incertain. A eux, cela parut naturel. Quentin immédiatement s'enquit des détails, par exemple dans quelle chambre on pourrait installer Nam, quelle école l'accueillerait, et s'il devrait changer de nom, comme si la question principale avait été résolue d'emblée. Le père de Quentin fut étonné. Il n'était pas en quête d'un enfant supplémentaire. Il

parvenait mal déjà à s'occuper des siens, parce que débordé de travail, et trop jeune encore pour avoir compris que les joies de la paternité valent largement les autres. Mais c'était un aventurier, comme tel généreux et inconscient, effrayé davantage par le conforme que par l'inattendu. Pendant les vacances, il avait à peine vu le garçon étranger, mêlé aux innombrables neveux dont il oubliait les prénoms entre deux rencontres. Pourtant, il n'avança pas les motifs de prudence ni les risques d'une telle décision. Il entendit la demande de Nam comme un geste irrésistible d'abandon. Il dit qu'il voulait bien tout ce qu'on voudrait. La mère de Quentin se trouva donc seule devant la décision. Plus elle y réfléchissait, plus elle prenait conscience de l'obscurité dans laquelle elle se trouvait. Elle ignorait jusqu'à l'âge de Nam, qui l'ignorait lui aussi. Tout dans cette affaire suscitait l'inquiétude. Mais parce qu'il s'agissait d'un enfant, les arguments valaient pour du vent. Accepter était difficile, voire insensé. Refuser était impossible.

Elle prit rendez-vous avec le directeur de l'école primaire, et réserva une place pour le mois de janvier.

Nam débarqua au train de la Toussaint, plus calme et policé que jamais, cherchant lentement des mots appropriés. Une inquiétude l'habitait. Il traînait toujours avec lui des armes de petit bandit. Il dit, sans insister davantage, qu'il aimerait beaucoup ne pas passer Noël à l'orphelinat.

On prit Nam à part et sans témoin. On lui annonça que les enfants de la famille le considéraient bien comme un frère, et qu'à cet égard il ne s'était pas trompé. Mais la question se trouvait ailleurs. A l'orphelinat, on lui faisait subir une discipline de convention, derrière laquelle tout est permis. La famille en revanche lui réserverait des surprises désagréables. On exigerait de lui tout un art de vivre et de penser. Sa liberté errante s'arrêterait devant la porte de la maison. Il lui faudrait accepter non plus le dressage, mais l'éducation. Nam, d'abord,

ne répondit rien. On crut qu'il n'avait pas compris. Lentement, veillant au subjonctif, il chuchota : c'était comme ça, croyait-il, que son père aurait voulu qu'il soit.

Comme un oiseau dans un nid étranger, il prit sa place aussi doucement que possible, sans heurt, acceptant la tendresse offerte avec un naturel d'enfant prodigue et en même temps une reconnaissance effacée, discrète, derrière laquelle affleurait l'ancien désespoir. On lui attribua des meubles personnels, il reçut un cartable brun, une raquette de tennis, des chaussures d'escalade, un vélo et une boîte de couleurs pour dessiner, cela dès les premiers jours, afin d'empêcher la moindre querelle, et de sorte que les enfants les plus petits ne le prissent ni pour un parasite ni pour un conquérant.

Il se coula dans ce moule avec un bonheur visible. Il apprit à jouer sans tricher, à confectionner des gâteaux avec les filles, à dormir dans les draps. Mais demeura enveloppé de mystère. L'histoire propre de chaque

enfant émerge lentement d'une histoire communautaire. Un enfant situé est déjà à moitié compris, et l'amour fait le reste. Nam n'était épinglé nulle part. Il ne ressemblait à personne. Dans tous les domaines, il surgissait de rien, ou plutôt d'un labyrinthe auquel on ne comprenait rien.

La culture que Nam avait reçue coïncidait sur un seul point avec celle de ses frères et sœurs d'adoption : il connaissait par cœur le Credo en latin. Élevé dans la religion catholique, il nourrissait à l'égard de la Vierge une dévotion concrète qui n'avait que de très lointains rapports avec le respect distant exprimé par Quentin. Pour le reste, il ignorait tout de l'histoire de l'Europe et de sa géographie; il avouait n'avoir jamais lu aucun roman; il n'avait jamais vu de sa vie ni machine à écrire, ni magnétoscope, ni ordinateur. Sa méconnaissance de la vie moderne était telle qu'il raconta à Quentin avoir dévoré, dans l'avion, le mouchoir imbibé d'eau de Cologne offert par l'hôtesse. Les draps du lit lui paraissaient inutiles, et dès

qu'on n'y prenait pas garde, il dormait enroulé dans sa couverture. Il n'entendait rien aux postes de radio, aux stylos à encre, aux prises électriques, et à quantité d'autres objets que l'usage répété finit par faire oublier. Mais comme il était trop grand pour apprendre naturellement, il argumentait sur le bien-fondé et l'utilité réelle des objets. Les premiers mois furent lents et tâtonnants, occupés de détails insignifiants.

De la même manière, la santé de Nam était en friche et en déroute, mais il s'indignait qu'on y prête intérêt. Il se plaignait de maux d'oreille. Le médecin lui prescrivit des antibiotiques et sa mère le surprit avalant d'un coup toute la dose de huit jours. Pour ne plus y penser, dit-il. Il renâcla à se laisser vacciner. On dut lui expliquer l'histoire de la vaccination depuis Pasteur. Il finit par obtempérer. Pour faire plaisir, dit-il. Il devait porter des lunettes. A l'orphelinat, on lui avait trouvé une myopie prononcée, et confié des verres qu'il avait aussitôt cassés. Il fallut le convaincre que le monde n'était pas une

peinture impressionniste, et qu'il serait plus heureux de pouvoir lire les affiches. Il se défendit longtemps. Enfin on lui montra qu'il existait des lunettes colorées, rectangulaires, originales, et il se laissa persuader, pour faire plaisir.

Le problème le plus aigu fut celui des cailloux. Nam portait sous la peau du bras sept cailloux introduits par ses soins, des années plus tôt, avec un couteau personnel et une méthode particulière. Chacun d'entre eux rappelait l'existence d'un frère ou d'une sœur. Deux de ces protubérances purulaient. On l'envoya contre son gré chez un médecin choisi pour sa diplomatie. Il avertit qu'il n'était pas question d'extraire les cailloux. Juste pour surveiller, dit sa mère en mentant de tout son cœur. Nam se rendit au rendez-vous en grommelant. Quand le médecin arriva dans la salle d'attente, il comprit vite à qui il avait affaire : un garçon face auquel il faudrait tourner sept fois sa langue dans la bouche.

– Assieds-toi, dit-il. Comment t'appelles-tu?

– Nam.

– Oui? J'ai un ami de ce nom. Il est laotien.

– Moi aussi.

– Mon ami est de Vientiane. Mais il a un peu trop de souvenirs. Il fait des cauchemars.

– Moi aussi, souffla Nam. Ce n'est pas pour ça que je suis venu. Pour les cauchemars, ma mère m'a déjà donné un médicament.

– Et ça marche?

– Non.

– Pas étonnant. Les cauchemars sont rebelles à tout.

Le médecin examina les cailloux.

– Tu es d'une famille très nombreuse, fit-il avec admiration.

– Comment le savez-vous?

– Il suffit de compter. Je ne suis pas idiot. Mais ce n'est pas très beau à regarder. Tout le bras est infecté.

- Ça m'est égal, assura Nam.
- Tu as raison. On serait fou de se débarrasser de la mémoire pour éviter la fièvre.
- Nam le regarda éperdument.
- Vous comprenez vite, dit-il.
- Dans mon métier, si on ne comprend pas, on est foutu. Mon ami avait le même problème que toi. Nous avons parlé très longtemps de ces cailloux. Je veux dire : de ce que cela représentait. Il avait deux frères et trois sœurs. Plusieurs étaient morts. Il savait bien que l'existence de ces cailloux ne les ressusciterait pas. Mais une tradition ne se discute pas. Pourtant, il est arrivé à un moment assez... critique.
- Et alors?
- Il s'est bourré d'antibiotiques et cela n'a pas suffi. Il est revenu me voir. Il m'a dit : je suis déjà vieux; j'ai vu plusieurs guerres et une révolution; plein de gens sont morts autour de moi; mais je n'ai jamais vu que l'on meure à cause de ces cailloux; tu vas les enlever, les nettoyer, les mettre dans un sachet que je porterai toujours sur

moi; c'est incroyable d'être obligé de faire des choses pareilles; le monde ne tourne pas rond.

– Et alors?

– J'ai fait ce qu'il m'avait dit.

– Il ne les a pas perdus?

– Est-ce que Quentin a perdu sa médaille de baptême?

– Non.

Nam revint à la maison avec un pansement et triste mine. Ça ne va pas? demanda Quentin. Il hocha la tête. Le monde ne tourne pas rond, dit-il.

La suspicion de Nam envers les objets inutiles qui l'entouraient ne dura guère. Il tomba dans la fascination et passa d'un extrême à l'autre. Il devint grand consommateur de musique, d'informatique et de cinéma, avec une préférence pour les films les plus violents, ceux qui se passent de mots. Il excella rapidement dans tous les sports, pendant que sa scolarité laissait à désirer. Il sut manger les pommes de terre,

cessa de réclamer du canard à chaque repas et de jeter sans précaution des épices dans son assiette. On lui apprit à ne pas cracher par terre, et à ne pas se dresser en position de combat dès qu'un tiers l'importunait. La politesse, on n'eut pas besoin de la lui enseigner. Il avait le respect inné au milieu même de la bagarre. Il traitait les vieillards comme des êtres surnaturels, et s'effaçait au seuil des portes avec une discrétion de sphinx. Il enseigna à Quentin l'art de se pencher pour saluer. Quentin lui mit dans la main un couteau à poisson, une calculatrice, un récepteur téléphonique.

On demanda à Nam sa date de naissance afin de remplir les circulaires administratives. Il affirma l'avoir oubliée. Sa mère inventa donc tous les détails réclamés, et pour éviter les contradictions, rédigea une fiche d'état civil imaginaire qu'elle conserva dans un dossier. Nam émergeait dans la société comme un être mi-réel mi-fictif, ayant changé de nom et perdu l'ensemble des références grâce auxquelles les instances vous repèrent,

mais à nouveau reconnaissable par des artifices. Le problème restait la date de son anniversaire, que l'on décida de souhaiter, avec son accord, à la date du jour où il était arrivé dans la maison. On se demanda toujours comment Nam avait pu être confié à une famille étrangère sans le pedigree minimum que l'on attribue à l'animal le plus modeste. L'administration ne possédait, le concernant, aucun document significatif, ni aucun renseignement sur sa vie antérieure. Néanmoins elle fit en sorte de retenir l'enfant, sans raison avouée. L'assistante sociale avec laquelle il fallut discuter se révéla d'une extraordinaire sottise. Elle décrivit le caractère violent et instable du garçon, et s'étonna de son anticommunisme viscéral. Je me demande aussi, dit la mère de Quentin sur le même ton, pourquoi les Juifs haïssent les nazis. En fin de compte, Nam fut enlevé de l'orphelinat au corps défendant des bureaucrates, qui prédisaient un désastre.

L'ignorance de l'essentiel et un état civil rafistolé faisaient de Nam un être à part,

mais il ne chercha jamais la connivence avec ceux qui lui ressemblaient, notamment avec les boat-people réfugiés ici ou là. Il ne tira pas vanité de son vagabondage. Il se calfeutra dans la famille, y tissa sa toile, s'y créa des liens. Instinctivement, il sentait qu'il ne pourrait rien recréer par lui-même sinon à partir de ce cocon. Il se glissa dans la tribu comme le canard étranger, avec assez de discrétion pour écarter les méfiances et trop de bonhomie pour attirer les questions. Il était paresseux et sagace, et on avait l'impression qu'il utilisait tout son temps vide à exercer sa finesse d'esprit et de sentiment. Jamais on n'eut avec lui aucun problème de préséance ni de jalousie. Il ne réclamait rien d'enviable qu'on ne lui propose. Plus âgé, il ne chercha pas à usurper le droit d'aînesse, auquel chacun pense toujours sans en parler jamais. En dépit des excentricités, facéties, drames qu'il n'allait pas tarder à inventer, il mérita avec assiduité l'affection qu'on lui portait. Le bébé devenu plus grand devint son ami privilégié, il le

promenait sur ses épaules du matin au soir en s'attendrissant. Il devint, finalement, indispensable.

Peu à peu, dans la chaleur du quotidien, Nam oublia la contrainte d'oublier; les événements de son enfance resurgissaient à la surface, comme des cadavres naufragés. Les souvenirs apparaissaient en pointillé, à la faveur de couleurs, de bruits ou de situations. Il abandonnait un à un ces mauvais rêves, puis n'en parlait plus. Les draps qui séchaient sur un fil dans le jardin lui rappelaient des fusillades sous sa fenêtre. Les soldats attachaient les condamnés, puis dressaient devant eux de larges draps sur lesquels ils avaient tracé un cercle noir. Le cercle coïncidait avec la place du cœur. Les soldats tiraient dans la cible. Nul ne savait le pourquoi de cette mise en scène.

Nam avait vu son nom sur la liste des inscriptions aux jeunesses communistes. Il rentra chez lui après l'école et annonça qu'il franchirait le fleuve cette nuit. Sa mère, sa

grand-mère et ses jeunes frères se mirent à pleurer. Après le dîner, son père l'emmena dans sa chambre. Il lui fit ôter sa chemise, et lui tatoua sa signature sur la poitrine, à l'encre bleue. Si jamais ils se croisaient un jour. Le monde est grand et petit à la fois. Avec le temps, on pourrait ne pas reconnaître même son propre fils. Puis il lui donna un faux nom, afin que la famille ne soit pas inquiétée par sa fuite, et un couteau pour les crocodiles. C'était l'heure où les soldats ripaillaient sur les berges. Il le poussa dehors. Nam devait avoir à peu près onze ans.

Effectivement, une signature vaste et incompréhensible lui barrait la poitrine, s'étalait sur lui orgueilleusement. C'était un dépôt de mémoire et une espérance absurde, mais l'espérance ne raisonne pas, ce que Quentin tentait d'expliquer à ses frères et sœurs sceptiques.

Les parents de Nam habitaient autrefois au bord d'une route d'exode. Des hordes de gens passaient, plus ou moins nombreux

et affolés selon les humeurs de la guerre. Il passait des familles entières, traînant ce qui leur restait, des vieillards à bout de force, et des enfants seuls, errant plus qu'ils n'allaient, parce qu'ils ignoraient le monde. Quand le père de Nam croisait le regard d'un de ces enfants, quand celui-ci paraissait plus terrifié que les autres, il l'emmenait chez lui et le gardait. La famille était déjà nombreuse et affamée. Chaque fois que le père ramenait un enfant de plus, et l'installait au bout du banc devant la table du repas, sa femme jetait sur lui un œil éploré. La simple raison soufflait qu'on ne pouvait plus nourrir tout ce monde. Le père lui faisait toujours la même réponse. Si une fois l'un des nôtres se trouve seul sur une autre route, peut-être quelqu'un le prendra-t-il. Il croyait à des correspondances mystérieuses: rien ne se perd dans la cité des âmes.

Une fois les soldats, trouvant le jour monotone, tuèrent pour se désennuyer un enfant qui jouait dans la cour. L'enfant tomba comme un oiseau en plein ciel, sans

avoir le temps de comprendre. Il gisait là dans une flaque de soleil, un sourire éclatant au visage. Les soldats quittèrent les lieux en riant.

Quentin avait reçu une encyclopédie géographique pour enfants, agrémentée d'images et de photographies. Il chercha la bonne page et lut : « Le Laos est un pays de forêts et de rizières, parcouru par des milliers d'éléphants. Les connaisseurs affirment avoir trouvé là l'un des plus beaux pays du monde. Cela explique peut-être qu'il abrite un peuple pacifique et doux, occupé sans arrière-pensée des plaisirs de la vie. »

Les histoires que racontait Nam manquaient absolument de cohérence et d'exactitude. On avait l'impression que tout s'était perdu, les dates, les noms et les repères. Quentin chercha à reconstituer le fil des événements. Mais il n'obtint rien de plus, rien, sauf un chaos qui charriait la terreur et la mort. La famille de Nam fuyait une armée barbare. A plusieurs reprises elle

entassait des bagages précaires sur une charrette à bras, hissant au creux des sacs tous ceux qui marchaient lentement, les trop jeunes et les trop vieux. Elle fuyait dans un décor de catastrophe, indissolublement unie par le danger, et poursuivie par l'urgence. Elle campait toujours plus au Sud. Chaque fois les mauvaises nouvelles la rattrapaient. Elle pliait bagage à nouveau, plus lasse et désespérée qu'avant. A la fin, cette armée barbare la devançait. Commençait le temps des exécutions sommaires, des enlèvements de jeunes garçons. Les nuits étaient aussi longues que les jours. Les vieillards et les enfants mouraient dans la nasse, de fatigue et de maladies bénignes. L'existence basculait dans un puits sans lumière. L'avenir manquait à l'imagination. Le père de Nam se résignait à pousser ses fils à la fuite.

Quentin fut patient et sagace. Il recueillit avec amitié les pièces de cette mémoire hantée, qui s'échappait sans contrôle et soulagait un trop-plein de colère et de chagrin. Il écoutait sans argumenter. Il attendait que

ce torrent d'images finisse, non par s'effacer, mais par se ranger. Il pensait avec raison que Nam dominerait sa terreur grâce à la compréhension. Il apporta des livres, et lui lut le récit des historiens. L'armée barbare fut donc nommée et étiquetée, le destin de la famille situé dans le destin d'un peuple. D'autres peuples, victimes des mêmes fureurs, apparaissaient ici et là avec leur nom et des aventures semblables. Les événements demeuraient insensés. Mais ils prenaient place dans une histoire tragique. Nam commença à réfléchir. Sa haine se transforma peu à peu en pitié. Bientôt, seules les nuits échappaient à son contrôle. Les images resurgissaient sous forme de cauchemars, d'autant plus terribles qu'elles étaient vraies. Le réveil ne soulageait rien. Au contraire, il apportait la certitude de la réalité. Sa mère lui donna des somnifères. Le résultat fut décevant. Dans un brouillard plus épais encore, les histoires déroulaient leur cours à des profondeurs insondables. L'angoisse qui les enveloppait n'en était que plus aiguë. On ne pouvait

rien gommer. On vécut longtemps dans la proximité de ces histoires d'apocalypse, qui apportaient dans la maison paisible l'écho du vacarme du monde, et laissaient voir, par comparaison, ce que le bonheur peut signifier.

De ce passé en désordre émergeait alors une seule figure : celle de la mère de Nam. Plus tard, en grandissant, il penserait sans relâche à son père. Mais à l'époque de son arrivée dans la maison, il ne cessait d'évoquer sa mère. Elle était, disait-il, la seule qui aurait pu lui expliquer telle injustice dont il avait été l'objet à l'école, ou lui rappeler telle chanson qu'il avait oubliée. La mère de Quentin se trouvait inutile, et impropre à rivaliser avec une absente aussi présente. Elle ne put même pas en parler à Nam, qui fuyait les détails. Elle ne connaissait ni le nom, ni l'âge, ni le visage de cette femme lointaine qui, à cette heure, ne vivait peut-être déjà plus. Elle n'avait jamais regardé la photographie qui devait la représenter, car Nam ne la lui avait jamais mon-

trée. Elle ne pouvait connaître ce personnage fantomatique qu'à travers la nostalgie de l'enfant qui le regrettait. Elle ne chercha pas à se substituer. On ne remplace pas l'irremplaçable. Elle réclama que Nam l'appelât par son prénom, afin de bien marquer ses intentions. Mais il ne put s'y résoudre. Et au fil des mois, pendant que la photographie se laissait peu à peu oublier, il prit l'habitude de s'adresser à elle de la même manière que ses frères et sœurs.

Il fallut largement une année entière pour rattraper tous les détails par lesquels se définit l'appartenance. Peu à peu Nam fut repéré par les voisins, présenté aux relations et aux amis. On répondit à son salut dans la rue. On l'invita au même titre que les enfants de la famille. Il eut sa place dans le répertoire du club de tennis et de la troupe scout. Il acquit une identité à travers les brouilles de la vie, par exemple lorsque sa mère fit disparaître de ses vêtements l'étiquette 29 pour la remplacer par un ruban marqué à son nom. Il cessa d'être un matricule ano-

nyme pour devenir un garçon à la personnalité définie, reconnu par son entourage. Une voisine âgée et grabataire le prit en amitié, parce qu'il la saluait régulièrement en passant devant sa fenêtre. Le professeur d'éducation physique le remarqua pour ses prouesses sportives, et l'invita à courir avec lui. Il se lia avec le marchand de produits exotiques, et passait des heures dans l'arrière-boutique, discutant de la qualité respective des espèces de riz. Le curé de la paroisse lui demanda de venir l'aider à préparer les cérémonies, et on l'aperçut dans le chœur, vaquant gravement aux affaires du culte. Cette société simple l'accueillit sans prévention. A peine sorti de ce qui ressemblait à un enfer, il demeurait mélancolique. Personne ne lui marchandait son amitié.

Le plus difficile fut sans conteste de faire agréer Nam aux deux familles, qui constituaient, par leur ampleur et la permanence de leurs liens internes, deux tribus turbulentes, ironiques, et arrogantes à l'instar de n'importe quelle tribu. L'intégration à l'école,

au quartier, aux amitiés, s'établit naturellement et sans aucune anicroche. La reconnaissance par la famille tout entière fut un combat long et harassant, distillé à travers les innombrables détails de la vie quotidienne, parfois décourageant. On n'imagine pas à quel point un être plutôt chétif, qui ne demande rien à personne, peut susciter la pagaille à son insu.

Tous les membres de la fratrie auraient approuvé, les uns avec réticence, les autres avec joie, l'adoption d'un enfant de couleur par de jeunes parents désespérés devant un berceau vide. Mais l'arrivée de Nam déroutait les imaginations, et introduisait le soupçon. Devant cet événement insolite, l'attitude des uns et des autres révélait en profondeur les caractères.

Quentin et Nam entreprirent des visites de présentation. Quentin vécut avec difficulté, et à l'image d'une course d'obstacles, ce qui ressemblait à un rite initiatique. Nam ne comprit rien. Il était si heureux que même les sous-entendus blessants sonnaient

à son oreille tels des compliments. Dans la première maison, où on considérait l'existence comme un don gratuit et permanent, et chaque enfant supplémentaire comme un clin d'œil joyeux du destin, on lui signifia qu'on l'attendait depuis toujours. Plus tard, Quentin le présenta à un arrière-grand-père, qui prit Nam pour un coolie, et s'assura qu'au moins on ne lui avait pas donné le nom de famille. Plusieurs tantes le dévisagèrent avec un air dubitatif, laissant voir que leur jugement s'effaçait devant l'affection fraternelle portée aux parents de Quentin, mais que ces derniers étaient à moitié fous. Un oncle fit à Quentin un long discours, sans prendre la peine de cacher les allusions, sur l'équilibre des familles, la charité bien ordonnée qui commence par soi-même, la sagesse des maisons qui institue celle des nations. Un autre évoqua en tremblant la question de l'héritage. Une aïeule raconta plusieurs histoires de naïfs, parents adoptifs d'un Indien ou d'un nègre, qui nourrissaient bientôt un délinquant, voyaient

partir l'enfant qui leur crachait son éducation au visage, et ne s'en relevaient jamais.

Les parents de Quentin écoutaient ces réprimandes comme si on les eût adressées à d'autres. Ils ne tenaient pas à engager des discussions. Ils savaient parfaitement que tous ces arguments sonnaient juste, et n'ignoraient aucun des risques brandis. Ils avaient pris leur décision de l'autre côté du miroir, là où la logique s'inverse. Ils comprenaient quel effort cela représentait de devoir adouber sans l'avoir choisi ce petit sauvage dont on ignorait tout. Ils attendirent calmement que ces inquiétudes s'apaisent, comptant sur leur bonne étoile pour les faire mentir. En revanche, Quentin, bien trop jeune pour observer cette distance, traduisait chaque réflexion aigre-douce en une injustice, et ne décolérait pas.

En dépit des supplications de leur mère, Quentin et ses frères et sœurs prirent l'habitude de juger leurs collatéraux selon l'accueil qu'ils réservaient à Nam. Ce qui engendra une multitude de drames internes. Ils

jetaient à la poubelle un cadeau de Noël collectif auquel manquait le seul nom de Nam. Ils refusaient de se rendre à une invitation dont on l'excluait, se dressaient toutes griffes dehors si on ne le traitait pas à l'égal d'un autre. Ils commentaient inlassablement, en raillant et mimes à l'appui, des attitudes humiliantes ou indifférentes. Jamais ils ne comprirent qu'on ne les comprît pas, ce qui indiquait combien l'affaire leur paraissait, à eux, naturelle. Jamais ils ne cédèrent devant cette barrière de refus, tantôt ouverte et tantôt voilée. Ils laissèrent entendre à chaque occasion que les familles devraient dorénavant accepter le bloc entier, ou personne.

Curieusement, seul Nam demeurerait étranger au désordre qu'il provoquait. Il ne remarqua pas ces suspensions ni cette atmosphère houleuse, ou en tout cas feignit de les ignorer. Il se comportait partout exactement comme ses frères et sœurs, mais une réserve instinctive le tenait éloigné de ce qu'il y avait de plus intime. Il se rappela rapide-

ment les prénoms de chaque membre de la fratrie, et réclamait des détails sur ses occupations, ses goûts et ses habitudes. Il s'esclaffait en écoutant les récits drolatiques des enfances. On ressentait d'évidence à quel point il désirait entrer dans ce cercle familial, participer à ses rires et à ses malheurs. Derrière sa politesse fastueuse perçait une attention traduite par ces riens où l'on repère tout. Il était le premier à se rappeler un anniversaire, à rédiger une carte postale, à féliciter pour une réussite, à se rendre aux cérémonies obligées dont les enfants se fatiguent. Plus tard, lors des grandes occasions il se présentait avec le plus beau bouquet, restait inconsolable et suspendu au téléphone au moment des grandes craintes. A l'extérieur, il ne laissait personne proférer une critique sur l'un de ses parents, et évoquait ses grands-pères avec la fierté d'un héritier unique.

Peu à peu, parce qu'il était respectueux des adultes et drôle avec les enfants, il finit par s'attirer l'amitié de presque tous. Cer-

tains cousins, parmi les plus turbulents, trouvèrent en lui un partenaire enviable. Il allait devenir, au fil des ans, une pièce rapportée d'un autre ordre, admis sans jamais vraiment l'être, à la fois reconnu et toujours exposé aux jugements. Ce statut mitigé suffisait-il à son bonheur? Bon prince, il ferma les yeux quand il le fallait, et sermonna Quentin dont l'indulgence n'était pas le fort. Parce qu'il s'agissait de sujets brûlants, il n'avoua jamais vraiment ses pensées, qui peut-être auraient pu fâcher, se tut et se glissa en souriant dans la place offerte, satisfait déjà que ce ne fût pas celle d'un ilote.

Nam avait été inscrit dans une école primaire de vieille réputation, qui n'avait pas vu passer les trente glorieuses, et retenait dans ses murs l'odeur de la république évanouie. Les maîtres y étaient efficaces et zélés, distribuaient encore des bonbons et des images comme sous l'ancien régime, et s'occupaient personnellement de chaque enfant avec une vertu incompréhensible. On dési-

gna Nam pour la classe de huitième – car les niveaux conservaient leur appellation d'avant la centième réforme –, arbitrairement, car nul ne savait ce qu'il serait capable de faire ni quelle période de temps lui serait nécessaire pour rattraper les autres. Quoique plus âgé, il était à peine plus grand que ses congénères, et on le plaça au premier rang, devant le maître, afin de multiplier ses chances. Chacun s'occupa de lui avec une attention persévérante. On fit taire les rires qui fusaient devant son ignorance, on le mit en valeur par une étude spéciale de son pays d'origine, et on le mena avec la fermeté pleine de douceur dont sont encore capables quelques instituteurs des provinces françaises les plus reculées. Bref, il bénéficia des restes glorieux de ce qui n'est plus.

Les résultats furent désastreux. Nam apprenait si peu et si mal qu'il demeura sans exception le dernier de sa classe, et loin derrière les autres. On chercha les raisons au travers des circonstances. Les aléas douloureux de son histoire se désignaient d'emblée.

La persistance de ses cauchemars. Les longues années privées de livres. Le changement de vie brutal et inattendu. Sa mère lui donna chaque soir des cours de français supplémentaires. Puis, devant l'ampleur du travail à accomplir, et craignant de négliger les autres, elle embaucha un professeur particulier. Nam faisait des progrès si minuscules que le découragement gagnait son entourage, lui-même demeurant épargné par l'inquiétude. Il ne s'appliquait à un devoir que lorsqu'on lui en donnait l'ordre, et esquivait avec adresse les tâches fastidieuses. Rien ne semblait l'intéresser, sauf la poésie et l'histoire, mais toujours pour apprendre des bribes échevelées, qu'il ne replaçait pas dans leur contexte et oubliait aussitôt.

Au début de la deuxième année, les instituteurs entêtés l'admirent dans la classe supérieure, où il passa carrément pour un martien. Il n'avait cure des espoirs ni des désespoirs nourris à son sujet. Il entretenait avec Quentin une culture de bagarre, sans penser à rien d'autre. Les deux garçons

étaient devenus experts en nunchaku. Ils détenaient une collection impressionnante de ces armes, offertes dans les occasions les plus diverses, fabriquées par leurs soins ou achetées avec leur argent personnel. Chacune possédait une vertu particulière. En plus, ils s'exerçaient aux arts martiaux, à la boxe, et à toutes les luttes dont ils pouvaient acquérir la connaissance. Leurs relations semblaient à cette époque entièrement résumées dans ces combats feutrés, agrémentés de cris sourds. Ils investissaient le moindre lieu de la maison, repoussés dans le jardin ou dans leurs chambres par les adultes excédés, et resurgissant à la faveur de l'inattention. Ils ne brisaient que du matériel, ce qui était déjà trop. Une fois pourtant, Quentin reçut un tel coup que sa main demeura inerte et énorme pendant plusieurs jours. Pour cacher cette incartade, il dissimula la main sous la table pendant les repas, son complice lui coupant la viande sous des prétextes de comédie. On n'apprit cela que des années plus tard, comme la plupart des forfaits

inavouables qui se commettent dans les familles nombreuses. On ignora aussi qu'ils se poursuivaient sur le toit de la cuisine pendant les absences de leur mère, ou s'exerçaient à la guerre en se lançant des agrafes à tapisser qui se plantaient dans les chairs.

Les deux garçons ne lisaient pas, alors que la maison était pleine de livres. Ils couraient devant la télévision aussitôt qu'on oubliait de les regarder. Ils ne travaillaient guère. Ils vivaient dans un corral clos, et dans un bonheur si plein qu'on n'avait pas envie de les en arracher. Quentin avait troqué son caractère ombrageux et chagrin contre un perpétuel désir de s'amuser. Sa scolarité en souffrait, ce que la famille réticente avait évidemment prédit. Mais on ne peut pas faire en même temps le tour de tout.

On s'aperçut un jour que s'il ne donnait pas satisfaction dans l'apprentissage du français, Nam ne conservait pas pour autant sa propre culture. Rencontrant par hasard des compatriotes, il sut à peine leur parler dans sa langue. Il prétendit avoir oublié. Sa mère

décida d'acheter des livres. Elle dénicha dans le quartier de Jussieu une librairie spécialisée, y passa une heure en conversation avec le vendeur, et ressortit avec un ouvrage d'histoire et un conte de printemps, les deux agrémentés d'images. Elle les offrit à Nam qui se plongea dedans, lut trois pages et quelques légendes, et proféra une bordée d'injures. Ce sont encore des livres communistes! dit-il. Tous les livres d'avant ont disparu. C'est pareil pour le reste. Ils ont même changé le drapeau. Son regard se voila. Il laissa tomber les ouvrages et ne les ouvrit plus. L'expérience s'arrêta là.

La fin de l'année scolaire tourna au désastre. L'instituteur ne se décourageait pas. Il prenait Nam après la classe, sans qu'on lui demandât rien. Pour éveiller l'attention du garçon, il lui lut l'histoire de son pays depuis les origines, et remplit ses cours de détails exotiques. Il lui raconta la France et les Français avec des mots tendres. Il lui parla de la vie d'une manière optimiste. Il rêva tout haut, en son nom, d'avenirs pai-

sibles ou exaltants. Mais rien n'y faisait. Nam écoutait sans broncher, n'exprimant que la politesse. Il répétait les leçons comme un vieux bébé. A la fin de la deuxième année, alors que son état civil lui prêtait plus de quatorze ans, il demeurait dernier de classe en fin d'école primaire.

Les professeurs se concertèrent. On convoqua sa mère et on lui déclara qu'il fallait l'orienter. Ce mot signifie, en bon français, une expédition vers un cul-de-basse-fosse. Il s'agit de radier un enfant des cadres. De le sortir du lot des vainqueurs. Bref : orienter. L'instituteur prononçait ce mot avec des hochements de tête et en exhibant une mine de fossoyeur, l'air de dire : heureusement que mon propre fils ne m'a pas fait ça.

Nam, lui, se désintéressait de savoir dans quelle impasse on le conduisait. On lui expliqua qu'il ne pouvait plus suivre. Il acquiesça. On lui parla de choisir un métier. Il approuva gravement, mais cette gravité ressemblait à une somnolence.

Il fallait rencontrer un psychologue et se

soumettre à des tests, puisque Nam n'avait aucune idée de ce qu'il désirait apprendre. Sa mère choisit une officine reconnue, qui garantissait des résultats miraculeux. Comme celle-ci se trouvait à une heure de route, elle profita du trajet pour expliquer au garçon en quoi consistaient ces séances, et quels bienfaits on pouvait en attendre. Nam comptait les camions chargés de bois qu'il fallait doubler, et chaque fois s'esclaffait. Quelle idée de transporter le bois sur des camions! Comment faire autrement? demanda-t-elle. Comment fait-on ailleurs? Il haussa les épaules : avec des éléphants, évidemment! Elle rit : tu sais bien que nous n'avons pas d'éléphants ici; écoute-moi une seconde : on va te donner des exercices et il faudra réfléchir. Il s'entêtait. Il suffirait d'élever des éléphants. C'est beaucoup moins onéreux et ça ne pollue pas. Il proférait cela sur un ton doctoral. Elle revenait imperturbablement au sujet. Mais chaque camion ramenait des remarques sur la fatigue du conducteur et le danger représenté par ces

monstres lancés à pleine vitesse. Quand ils finirent par repérer la rue, par trouver à se garer, Nam fit observer que le psychologue ne serait probablement pas là. Elle précisa qu'ils avaient rendez-vous. Il hocha la tête avec incrédulité. Le temps des Occidentaux n'avait aucun sens pour lui. L'idée que deux personnes parviennent à se rejoindre exactement à la même heure par décision commune lui paraissait bizarre. Il pariait pour une attente interminable et fut tout surpris quand l'orienteur surgit devant eux, un bloc-notes à la main.

Nam passa la journée à répondre à des questions saugrenues : combien de carrés s'inscrivaient dans tel rectangle? quel animal correspondait à tel prédateur? Il ne soupçonna pas un instant l'utilité de cette course d'obstacles. Il cochait les cases au hasard, d'abord parce qu'il ignorait la plupart des mots employés, ensuite parce qu'il était fatigué. Il tenta à plusieurs reprises de se révolter, à sa manière, c'est-à-dire par l'humour et la passivité. Mais ce fut peine per-

due. On ne lui épargna rien. A tout moment il demandait s'il y avait beaucoup d'autres fiches. Mais le préposé ne répondait pas. Quand sa mère le récupéra, il avait l'air las et misérable. Elle le laissa dans la salle d'attente et alla chercher le verdict.

Le psychologue lui apprit que le garçon était étranger. Qu'il manquait d'une connaissance suffisante de la langue française. Que pour le reste, sa mémoire semblait engluée, et son attention somnolente. On ne le créditait pas d'imbécillité congénitale. Mais d'une espèce de lourdeur, due sans doute aux fascinations de la nostalgie. Elle fut envahie de colère. Elle aurait mieux fait d'envoyer une photographie.

On avait demandé à Nam de dessiner un paysage de sa vie quotidienne, avec une maison, un arbre et une montagne, et des personnages familiers. Puis on l'avait prié de se dessiner lui-même à la place qui lui paraissait la sienne. Il avait levé le crayon : il ne se trouvait pas, dit-il, sur cette feuille-là. Mais sur une autre, qui avait été perdue.

On en conclut qu'il cherchait encore son identité, et n'était pas prêt à prendre des décisions personnelles.

Elle remercia ironiquement, paya et emmena le garçon. Nous avons gaspillé une journée de vie, lui dit-elle en descendant l'escalier. Pour fêter ça, nous irons acheter des nems chez le Chinois. Il demanda ce que c'était : « gaspiller ».

L'été était revenu. Quentin s'apprêtait à rentrer en troisième et partait en Angleterre pour un mois. Les autres enfants posaient chaque jour de nouvelles questions sur la vie, la mort, et l'immensité du ciel. Nam demeurait rivé à un bonheur impassible, se contentant d'être là.

Écoute, lui disait-elle, il faut à présent que tu penses à l'avenir. Tu dois choisir un métier. C'est très important pour toi. Imagine : il y va de quarante ans d'existence. Si tu choisis mal, tu risques de t'ennuyer pendant tout ce temps. Ce serait affreux. Pourquoi quarante ans? demandait-il. Par-

bleu, parce qu'on prend normalement sa retraite à soixante ans. Tu n'as qu'à calculer. Nam jetais sur elle un regard effaré. Tu crois donc que je vais vivre jusque-là? Mais c'est beaucoup trop vieux. Voyons, disait-elle, tout le monde dépasse largement soixante ans. Il s'esclaffait. Tu plaisantes. Mon grand-père est mort à quarante-quatre ans. Mon oncle, à trente ans. La plupart des autres... je ne parle pas de ceux qui ont été tués, bien sûr. J'ai connu un homme qui a vécu plus de soixante-dix ans. Les gens venaient de loin pour le voir. Sa peau était tellement fragile qu'il pouvait à peine marcher. Il ne voyait rien depuis longtemps. Et il n'avait plus de cheveux. Elle soupirait. Bon. Nous reparlerons un autre jour de cette histoire. Admettons que tu doives travailler pendant vingt ans. Disons même quinze. Cela vaut la peine de réfléchir. Quel métier voudrais-tu avoir? Il murmurait qu'il ne comprenait rien : je dois travailler. Bien. Demain matin j'irai : c'est simple. Et où iras-tu? Eh bien, n'importe où. Au restaurant du coin de la

rue. Ou chez l'épicier. Je demanderai partout. Elle soupirait encore. Ce n'est pas possible. Et pourquoi? Parce que ce n'est pas permis. Avant, il faut apprendre un métier. Cela ne s'invente pas. Cela ne s'invente pas? Je ne comprends rien, répétait-il. Chacun peut faire tous les métiers, au début. On apprend au fur et à mesure. Justement pas : ici, on apprend avant. C'est très compliqué, soufflait-il. J'ai très mal à la tête. Il avait toujours mal à la tête quand quelque chose l'ennuyait. Ne nous décourageons pas, disait-elle, gagnée par un profond découragement. Essaie de te demander ce que tu aimerais faire dans la vie. Il riait. Mais rien! Rien du tout! J'aimerais me reposer. Pêcher, par exemple. Dormir, manger. Et voilà. Il apercevait l'ombre sur le visage de sa mère. Mais ne t'inquiète pas! Je travaillerai. Je gagnerai ma vie. Je ne suis pas idiot. Je ne veux pas te faire de peine. Dis-moi où je dois aller, et j'irai.

Les vacances furent somptueuses, en dépit des incertitudes qui pesaient sur l'avenir de Nam. Les six enfants formaient un groupe indissociable. On avait l'impression que rien ne pouvait vraiment arriver de fâcheux à un seul d'entre eux, tant ils étaient ligués contre les mauvais sorts. Ils se distribuaient instinctivement les rôles, pratiquaient une compensation de la chance et de la malchance, et ne laissaient personne en arrière. Parce que Nam se sentait absolument intégré, il n'hésitait plus à confier sa différence, et ne craignait ni l'étonnement ni la moquerie. A cette époque, il raconta paisiblement beaucoup de ces mythes et de ces songes dont il restait habitué. On s'aperçut qu'il considérait l'existence d'une manière féerique, insolite, en tout cas inconnue dans nos contrées. Il croyait fermement aux revenants, aux monstres et autres sorcières que ses frères et sœurs tenaient pour des fari-boles. Sa vision du temps mêlait les époques, défiait l'image d'un passé absolument révolu, récusait les chroniques. La méthode par

laquelle il appréhendait le monde mettait en cause la raison et la science comme des instruments d'opacité supplémentaire. Il prétendait qu'il suffisait pour faire pleuvoir de promener un chat dans une cage, et s'étonnait qu'on n'utilisât pas des techniques si sûres. Il racontait avoir vu longtemps auparavant des dragons bienveillants sous la fenêtre de sa mère, et rencontré des mages qui lui avaient prédit un avenir de pluie et d'orage. Il regrettait que le pays français, si beau, fût si dépourvu de légendes. Partout il réclamait l'extravagance et ne la trouvait pas. Au début, disait-il, il avait cru que ce pays manquait de cœur. Les enfants stupéfaits écoutaient ces histoires en silence, puis raillaient affectueusement ces étrangetés dont aucun livre n'avait jamais fait état. Il fallait pour eux qu'une chose fût codifiée pour exister. Lui, ne croyait pas aux catalogues.

Au retour des vacances, on s'aperçut que Quentin avait grandi d'un coup, laissait voir avec fierté quelques poils au menton, aban-

donnait les bagarres et commençait à discourir sur l'utilité de Dieu. Nam restait petit et nerveux, occupé à jouer interminablement. Leur complicité ne s'effaçait pas pour autant, mais elle prit un tour nouveau. Ils s'isolaient non plus pour chercher des coups, mais pour se raconter des secrets. Ils parlaient au tennis en cheminant gravement et en prenant des allures de grandes personnes.

A cette époque, le gouvernement socialiste eut quelques paroles violentes contre l'opposition, qui cria abusivement à la dictature. Un journal tomba entre les mains de Nam. Il déclara avec calme qu'il aimait beaucoup la France, mais que s'il avait fallu faire tant de chemin pour retrouver les mêmes, il préférerait boucler à nouveau ses valises, en emmenant Quentin avec lui. On lui dit que la question n'était pas vraiment là. Il devait à présent se préoccuper d'affaires beaucoup plus banales. Sa mère courait partout pour chercher une école professionnelle.

Elle prit rendez-vous et visita avec Nam l'école la plus appropriée, qui se trouvait à

quelque cinquante kilomètres. Elle ignorait tout de ce genre d'institution. Le directeur fut accueillant et persuasif. Il décrivit son établissement avec l'émotion d'un adepte. Il raconta la vie quotidienne, minutieusement, du lever au coucher, en vantant la liberté qu'on avait su introduire dans la discipline même. Il exhiba l'image de la main de fer dans le gant de velours, avec fierté, en donnant l'air de l'avoir inventée. Il insista pourtant sur la discipline, si pesamment et sur un tel ton de victoire que cela paraissait suspect. Il énuméra les interdictions formelles, valables de la cour au dortoir : la cigarette, le chewing-gum, et bien entendu la drogue, sous peine de renvoi immédiat. Il annonçait cela avec un étrange regard de provocation. Puis il décrivit les études elles-mêmes. D'abord les matières professionnelles, enseignées dans des ateliers ultramodernes, propres et insonores. En deux ans, l'enfant se dotait d'un savoir-faire adapté à ses goûts, et on lui apprenait également à être heureux dans son travail. Enfin, les

matières de culture générale, dont il souligna le caractère indispensable, dans un français si malhabile qu'on avait peine à le croire. Un carnet de notes arrivait chez les parents tous les quinze jours, par la poste. On exigeait la propreté, aussi bien des outils que des personnes. La politesse, aussi bien entre les enfants qu'avec les professeurs. Bref, on entendait donner une éducation solide, mais dans l'indulgence face aux problèmes particuliers.

Ce discours, prononcé sur un ton sucré, laissa Nam impassible. Ne prenant pas la peine d'acquiescer, il demeurait rivé à sa chaise, les mains sur les genoux, avec un air de solitude.

Ensuite vint la visite. Le directeur leur montra des ateliers pourvus des dernières techniques, un réfectoire gris où flottait l'odeur de la toile cirée mêlée à celle des frites de la veille, des dortoirs et des cours de récréation. Partout les garçons vêtus de bleu, assis par terre, marchant dans les allées, travaillant devant les machines, ressem-

blaient à des adultes mal grandis plutôt qu'à des enfants de quinze ans. Derrière la fumée de leurs cigarettes interdites, ils jetaient sur les visiteurs des regards obscurs, ne répondaient pas au salut du directeur et demeuraient affalés ou vaquant, tantôt goguenards, tantôt agressifs. La mère de Nam comprit qu'elle ne recevrait jamais aucun carnet de notes, que les éloges de la culture française étaient de la pure forfanterie, que le directeur ne possédait pas le centième de l'autorité dont il se targuait et qu'il s'agissait d'une école de délinquance comme il y a des écoles de musique. Nam le comprit aussi, mais l'inquiétude de sa mère le torturait plus encore que la découverte de cette ambiance désolée. Dans la voiture, en rentrant, il affirma qu'il serait très bien, que tout se passerait impeccablement, et que beaucoup de gens étaient passés par là pour devenir ensuite d'excellents ouvriers. Elle approuva, gardant sa mélancolie pour elle-même.

Nam prépara donc ce qu'autrefois il convenait d'appeler un trousseau. Une liste

tapée à la machine lui réclamait deux pyjamas, des chemises de telle ou telle couleur, et toutes sortes de vêtements catalogués dont on ne fait pas usage dans les familles nombreuses, où les distributions s'organisent dans le désordre et le mélange. On notifiait l'interdiction des marques célèbres et coûteuses, arguant de la tentation du faire-valoir, mais chacun comprenait qu'il s'agissait de décourager les vols. Il fallait aussi des vêtements de travail, disponibles dans les boutiques spécialisées, et qui tombaient jusqu'aux pieds, raidés comme la justice. Et une boîte à outils, où s'alignaient des dizaines d'objets inconnus. Quentin tournait autour de cette boîte avec un air dubitatif et apitoyé. Nam était connu dans la famille pour sa maladresse. Il ne pouvait planter un clou sans s'abîmer un doigt. Ses étagères clochaient. Ses bricolages, dont on ne le privait pas, faute de le rendre plus pataud encore, laissaient derrière eux des œuvres bancales. Il ne manifestait d'ailleurs aucun désir d'utiliser ces merveilles neuves. Pourtant, on

n'avait pas le choix. Et c'était précisément l'idée de cette voie obligée, ultime par défaut des autres, qui conférait aux garçons aperçus dans l'école une attitude de résignation ou de révolte. La mère de Nam était saisie de vertige en pensant à l'imminence de cette résignation ou de cette révolte. En dépit de tant d'efforts couronnés de succès, elle avait l'impression que le destin la rattrapait. Elle emmena le garçon en voiture, le cœur serré, au premier lundi d'octobre.

Pendant les premiers mois, il ne se passa rien, à ce point que ce rien paraissait de plus en plus inquiétant. Nam rentrait le vendredi soir et repartait le lundi matin. Il ne racontait jamais ce qui s'était passé pendant ces cinq jours, et répondait aux questions par des badineries. On aurait dit qu'il s'agissait de périodes noyées, oubliées dès que vécues, privées de regard. Il ne rapportait aucun travail à la maison, prétendant toujours avoir fini. On ne sut pas quelle place tenaient dans ses journées le français,

la mécanique, le sport ou l'anglais. Les carnets de notes n'arrivèrent pas. Sa mère se rendit à la réunion trimestrielle de parents d'élèves et, à sa grande surprise, n'obtint rien de plus concret. Le directeur assena un discours d'une heure, empli de considérations qui auraient fait l'affaire pour n'importe quelle institution. Puis les parents présents abordèrent des questions de trajets et de pertes de vêtements. Ses questions à elle se perdirent dans le brouillard. Cependant Nam rentrait chaque semaine très gai et plein de projets de pêche et de tennis. Il n'évoquait aucun nouveau camarade, ni aucun professeur. Il s'était apparemment résigné à ne vivre que deux jours par semaine.

Nam rentra pour les vacances de Noël avec tous ses bagages, y compris la boîte à outils. On s'étonna. Il précisa laconiquement qu'il n'irait plus au pensionnat. Impossible de savoir pourquoi. Il s'éclipsa pour jouer au tennis, puis revint et s'affala devant la télévision.

Sa mère le traqua dans le bureau, seul.

Elle le prévint que sauf explication justifiée et preuve à l'appui, il retournerait à l'école dès la rentrée de janvier. Elle pensait qu'il s'était fait renvoyer, mais ne chercha pas à lui arracher des explications. Il disparut dans sa chambre, avec un regard buté qu'elle ne lui avait jamais vu.

Quentin sentit l'orage venir. Il se tint aux aguets, ignorant à quelle catastrophe il aurait affaire. Il connaissait Nam mieux que personne. Il sentait que depuis quelque temps, cette insouciance factice n'augurait rien de bon. Le lendemain, il courut dès l'aurore dans la chambre de son frère, et la trouva vide, sauf un mot sur le bureau : *Je pars*. Il ne prit pas le temps de déjeuner. Il dévala l'escalier et saisit sa bicyclette au vol.

Il décida de se rendre au foyer des étrangers. C'était un endroit qu'il détestait, à cause de l'odeur de caserne. Nam y avait des amis. Il posa son vélo devant le bâtiment, en oubliant d'y mettre l'antivol. Tous ses réflexes de garçon prudent et sérieux l'avaient abandonné. Il se sentait poursuivi

par le malheur. Il entra en trombe dans la loge du gardien.

– Bonjour monsieur. Je cherche Nam. Est-ce que vous l'avez vu?

Le gardien regarda par-dessus ses lunettes.

– Nam? Non, je ne l'ai pas vu aujourd'hui. Quelquefois, il monte dans le quartier des nègres. Tu peux toujours aller voir.

– Dans le quartier des Noirs.

– Si tu veux, dit l'autre en rigolant.

Le quartier des Noirs était vide. Ainsi que les autres. L'heure précoce lâchait tous les habitants dehors. Les couloirs exhalaient l'odeur de certaines épices inconnues. Quentin descendit l'escalier en courant, repassa devant le gardien avec un signe de la main et enfourcha son vélo.

Il fallait aller à la gare. Elle était distante de vingt kilomètres. Quentin sortit de la ville par les sens interdits. Sa chemise à demi boutonnée collait à sa peau. Il pédala aussi vite qu'il le pouvait, tout en se remémorant les horaires des trains et leur destination. Depuis le matin, il avait dû au moins

rater trois trains. Les camions le doublaient en lui crachant à la figure des fumées nau-séabondes.

La gare apparut, grise, entourée de bacs à fleurs. Quentin s'arrêta et déchira son pantalon au garde-boue. Il posa le vélo à même le trottoir et courut vers le guichetier. Est-ce que Nam n'a pas pris le train? Je le cherche. Le guichetier sourit.

– De toute façon, Nam ne paye jamais son billet. Je ne sais pas comment il s'arrange avec le contrôleur.

– Peu importe, dit Quentin avec impatience. Mais est-ce que vous l'avez vu passer?

– Non. Pas aujourd'hui. L'autre jour, il était là avec des gens qui...

Quentin n'écouta rien d'autre et fila sur le quai. Il était désert. La gare n'avait que deux quais. Un cheminot relevait des pancartes. Quentin regarda les rails et, dans son désarroi, il se souvint du hangar à bois, où ils s'étaient cachés un jour, à l'occasion d'un jeu. Il se dirigea là-bas, derrière le dernier poteau. Au moins trois cents mètres de

silence. Il entra dans le hangar ouvert. Nam était là, accroupi sur un tas de bûches. Il le regardait venir, avec dans les yeux une conviction de fatalité.

Quentin ne dit rien, vint s'asseoir près de lui, ne bougea pas, et laissa le temps passer. Nam grelottait. Un train de marchandises passa, puis un autre.

– Qu'est-ce que tu fais? demanda Nam.

– Comme toi. J'attends.

– Tu attends quoi?

– Rien. Comme toi.

– Pauvre con, dit Nam entre ses dents.

– Pauvre con toi-même, répéta Quentin.

Un troisième train s'arrêta, déchargea une cohue de voyageurs qui criaient tous ensemble.

– J'ai faim, dit Nam.

– Moi aussi. Viens. On ne va pas crever de faim toute la journée.

Nam suivit Quentin sans ferveur. Tu es venu comment? En vélo, dit Quentin. Monte derrière.

Le vélo roulait lentement, et encore en

chaloupant, à cause du poids. Un vent venait de se lever, qui déséquilibrait la course. Pourtant, Quentin jugea l'instant propice aux questions.

– Qu'est-ce qui te manque ici? demanda-t-il.

– Le fleuve, souffla Nam.

– Comment? Je n'entends rien.

– Ce qui me manque le plus, cria Nam, c'est le fleuve. Tu m'écoutes? J'ai vécu au bord d'un fleuve, très grand. C'est magique. Tu ne peux pas comprendre.

– Pourquoi magique?

– Des oiseaux partout. Tu pêches. Tu rêves. Tu vis les pieds dans l'eau. Tu trouves ta nourriture tout seul. Tu te suffis. Tu peux te cacher. C'est une vie de roi.

– Comment s'appelait ce fleuve?

– Le Mékong.

– Je n'ai pas appris ça en géographie.

– Moi non plus, je ne l'ai pas appris.

– Arrête de tirer sur ma ceinture, tu m'étrangles. Tiens-toi à la selle.

Nam continua de tenir la ceinture à deux

mains. Si tu connaissais ce fleuve, souffla-t-il. Pour la première fois, Quentin s'aperçut de sa propre force et entrevit le poids de sa responsabilité. Par un curieux renversement de situation, il était devenu le frère aîné. Les épopées passées de Nam ne pesaient plus très lourd face à son hébétude devant l'avenir, face à sa raison frêle. Ils mirent longtemps à rentrer. Dans la maison, personne ne s'était rendu compte de leur absence. Quentin alla retirer promptement son pantalon déchiré et couvert de cambouis. Il entra dans la cuisine où sa mère rangeait le marché du samedi, et lui dit paisiblement, en se versant un verre de lait, qu'il ne fallait pas qu'elle s'inquiète : même après la mort de ses parents, lui, quoi qu'il arrive, continuerait à s'occuper de Nam. Elle demanda pourquoi il disait cette chose bizarre. Il répondit : comme ça, par crainte de l'oublier après. Ce sont des choses bizarres et importantes. Il faut bien trouver un moment pour les dire. Il vida la bouteille de lait et dis-

parut, laissant flotter dans l'air ses pensées sibyllines.

La deuxième fois, cela cessa d'être une fugue d'enfant et de comédie. Toujours pour la même raison, après un discours de sa mère qui lui enjoignait de retourner au lycée, Nam disparut complètement. Quentin fouilla en tous sens la ville, au reste très petite et si absorbée par ses drames intérieurs que rien n'aurait pu échapper à personne. Pour se donner le temps de chercher, il fit même l'école buissonnière, ce qui contrevenait à tous ses principes. Au bout de quelques jours, le guichetier de la gare finit par avouer qu'il avait vu Nam monter sans billet dans le train de Paris. Quentin rentra chez lui avec une mine de condamné à mort. Sa mère le pria de cacher ses sentiments, raconta aux plus jeunes que Nam était parti pour un voyage prévu, et les jours passèrent avec une lenteur insupportable.

Le père de Nam travaillait à cette époque dans l'un de ces palais républicains, assiégés de gardes imperturbables, et dont le gravier de la cour crisse avec distinction. Après deux semaines d'absence, Nam s'approcha de la grille ouverte, observa d'un œil égaré ces lieux dont il n'avait pas imaginé la splendeur, et tenta de parler au planton qui ne répondit pas. Il trouva le concierge, assis derrière une vitre, et déclina le nom de son père. On lui demanda, d'un ton soupçonneux, s'il avait rendez-vous. Non, il n'avait pas rendez-vous. Mais il désirait le voir aussitôt. Sa voix tremblait. Qui es-tu donc ? interrogea le concierge en se penchant. Il répondit qu'il était son fils. Le concierge se pencha encore. Il regarda ce petit Chinois aux cheveux trop longs, vêtu d'un chandail crasseux, et tenant sur l'épaule un sac dont s'échappaient tous les sommeils du vagabond. Il rit : moi je suis le fils de l'abbé Pierre ! Ça m'est égal, murmura Nam. Je l'attendrai. Il retourna dans la rue, s'installa

à côté du garde qui ne cillait pas, et commença un guet de sentinelle.

La rue était déserte. La cour aussi. Parfois un huissier passait en courant, serrant sous le bras une masse de paperasses. Des heures s'écoulèrent. Nam demeurait là, son sac sur l'épaule, l'œil rivé à la grille. Le planton fut relevé. Le moment arriva où les voitures sortaient, très lentement, brillantes comme des jouets de fête. Finalement, Nam aperçut son père à l'arrière, seul, à côté d'une pile de dossiers et de journaux. Il ouvrit la portière et se glissa à l'intérieur.

Vêtu de noir, massif dans la pénombre, son père tourna la tête et sourit : c'est toi; je t'attendais; tu as mal fermé la portière. Il se pencha par-dessus lui, claqua la porte. Accompagnant le geste du regard, Nam vit la figure ébahie du concierge. Cet idiot peut comprendre à présent que je ne suis pas un fils de personne. Son père saisit le téléphone, fit décommander les deux rendez-vous du soir, et pria le chauffeur de lui trouver un restaurant chinois. Puis il observa le garçon

silencieusement, pendant que la voiture s'avavançait dans les embouteillages. Nam avait passé ces deux semaines à la cloche de bois, hébergé par des relations de fortune, puis dormant dans la rue, ne mangeant rien sinon les cadeaux de frères de race compa-tissants. Il avait traîné dans le treizième arrondissement, refusé par un réflexe irra-tionnel de vendre quelques sachets qu'on lui proposait, et volé des kiwis à l'étalage d'un Félix Potin. Tout cela se lisait clairement sur sa mine sale et effarée. Son père poussa la pile de journaux et lui prit le bras. Tu n'as rien trouvé de plus drôle? demanda-t-il doucement. Je te demande pardon, dit Nam.

L'existence de Nam fut dès lors une suc-cession d'échecs, d'où bizarrement il sortait indemne, mais dont chacun rajoutait encore aux mauvais présages. Ignorant le métier qui lui plairait parce qu'il espérait seulement ne rien faire, il passa d'un apprentissage à l'autre. Chaque travail recelait des incon-

vénients qu'il jugeait rédhibitoires. Il voulut être cuisinier, mais ne supporta ni les odeurs ni les horaires. Mécanicien, et rechigna devant la saleté des mains, le bruit des machines. Il transporta, répara, construisit, dans l'ennui et la précarité. Il tenait un mois, voire deux ou trois. Au fur et à mesure que le temps passait, sa révolte montait comme un orage. En dépit de la bonté et de la patience qu'on lui témoignait, il récusait ses chefs, ses professeurs et ses camarades. Un jour, il partait, soit parce qu'il parvenait à se faire renvoyer, soit parce qu'il convainquait ses supérieurs que ce n'était pas sa voie. Les boîtes à outils devenues inutiles, les tabliers blancs et les salopettes s'accumulaient dans la maison. Nam regagnait sa chambre, l'air fautif, tel l'ivrogne qui promet et recommence toujours. Dès qu'il se trouvait chez lui, sa bonne humeur ne tarissait pas. Il grandissait en devenant un vieil enfant, prompt à rire et à faire rire, décontenancé devant l'évocation du moindre projet. Il prenait des airs de jeune homme, sans perdre sa légèreté cou-

pable. Sa mère, qui avait l'impression de colmater des voies d'eau dans un navire au naufrage, ne cessait de supplier des employeurs, d'écrire des lettres, et de tenter d'imaginer des solutions inimaginables.

Le jour où il reçut une lettre de Paris lui annonçant en français que son père était mort, Quentin se trouvait par hasard dans sa chambre. Il n'avait jamais vu Nam pleurer. Pour le calmer, il tenta de le convaincre que cette lettre était étrange, et se rendit compte qu'effectivement, elle sonnait louche. Les mots n'étaient pas ceux que l'on pouvait attendre en de telles circonstances. Et à y bien réfléchir, la manière de procéder sentait le piège. L'envoyeur se nommait, sans laisser d'adresse. Il portait un nom chinois. Quentin donna la lettre à sa mère qui se renseigna. On lui signala un réseau de supporters du régime de Vientiane qui avaient pour mission de terrifier les plus jeunes parmi les exilés. On ne doutait pas que la nouvelle fût fausse. Mais Nam ne voulut pas le croire

tout à fait, et cette incertitude devint plus terrible que la certitude de la mauvaise nouvelle. Son insouciance heureuse s'évanouit, sans être remplacée par davantage de sagesse : plutôt par une méfiance lourde. Il passa désormais des heures à ne rien faire, assis sur son lit. Seul son plus jeune frère parvenait encore à le distraire.

Les amis de Quentin décidèrent de tirer Nam de sa léthargie; ils lui apprirent à danser et à jouer de la guitare. Dans n'importe quelle bande, et depuis le début, Nam devenait une espèce de mascotte, parce qu'il osait les bêtises les plus rares, et réussissait des tours de magie à vous couper le souffle. En échange de complicité pour mener à bien une blague discutable, Quentin finit par obtenir de Nam qu'il s'inscrive pour passer son certificat. La promesse de suivre les cours ne tint que quelques semaines. On apprit bientôt – par la ville, la rumeur, dans la file d'attente de la poste – que Nam n'allait plus à l'école sinon à l'occasion. Il s'était

fait embaucher dans un orchestre d'amateurs. Il y jouait, disait-on, du saxo. Lui qui distinguait à peine les notes! Il ne quittait plus le trompettiste, un garçon blafard qui déambulait dans la vie comme dans un mauvais film. Le samedi, il enfilait en cachette de ses frères un pantalon et une chemise de carnaval; et s'en allait jouer avec sa troupe dans les bals de campagne. Il portait jour et nuit des lunettes de soleil.

Il vint demander à sa mère de lui écrire une chanson d'amour. Il expliqua que les chansons coûtaient cher à louer. On avait donc intérêt à inventer. Il ne demandait pas la musique. Pour cela, il s'arrangerait. Juste les paroles. Ce n'était pas un service épuisant. Sur un coin de son bureau, entre une facture et un article, elle écrivit une trentaine de vers sans prétention. Nam fut admiratif et reconnaissant, et s'enfuit avec son cadeau.

Il était évident que Quentin savait tout du trompettiste hagard et de l'orchestre au destin fumeux. Mais il ne disait mot. Le samedi, il disparaissait aussi, en fournissant

des raisons imprécises. Sa mère n'avait pas l'habitude d'exiger des horaires, ni de mener des enquêtes. Mais la ville était pleine d'observateurs, qui venaient au rapport sans qu'on leur demandât rien.

On lui raconta que Nam jouait effectivement du saxo, avec maladresse mais assez d'émotion pour attendrir les filles. Il apparaissait chaque samedi soir dans un pantalon noir évasé et une chemise jaune vif sur laquelle pendait son éternelle lavallière. Il représentait à lui seul le clou du spectacle, car il chantait au micro, en général une chanson d'amour inconnue. Quentin arrivait au début du bal, en tenue de sport, avec l'allure de l'amateur qui ne vient pas pour danser, mais en visite de courtoisie. Il s'asseyait seul à un coin de table, humant l'odeur mortelle du saucisson à l'ail, et commandait un verre de vin du pays. Il se tournait vers la scène éclairée. Nam, arrivant au micro, scrutait la salle du regard pour y chercher son frère, apercevait la silhouette impassible, et lançait un signe de reconnaissance. Quen-

tin demeurait là des heures, sirotant un verre et observant d'abord les couples d'âge mûr qui chaloupaient sur l'air des tangos, puis les jeunes paysans vêtus de noir, si experts dans l'art de la danse, plus tard les amoureux qui piétinaient en s'embrassant dans l'obscurité. On lui avait appris à ne pas ôter sa veste, dût-il étouffer sur place; à ne pas bâiller d'ennui ni de sommeil; à ne manifester aucune excessive surprise. Il restait comme une statue de sel, jetant de temps à autre des coups d'œil méditatifs sur son frère qui s'agitait. Le bal en général se terminait vers trois heures du matin. Nam saluait ses amis, puis traversait la salle entre les tables dérangées pour venir chercher Quentin. Ils riaient. Ils parlaient ensemble, dans un chuchotement d'histoires.

Ainsi passa ce temps incertain, jusqu'à ce que Nam fût adulte au regard des lois. L'orchestre se disloqua, ainsi que d'autres fantaisies. On avait l'impression que tout ce qu'il faisait lui éclatait aussitôt dans les mains. Nam ne manquait pas d'idées ni de

désirs, mais la volonté de réaliser ne suivait pas. Rapidement une grande fatigue, ou plutôt une insondable paresse, le laissait désemparé. Dès qu'il lui fallait s'investir ou s'engager, il fuyait. Cela ne valait pas seulement pour le travail, les entreprises de la vie récréative ou amicale, mais aussi pour l'existence quotidienne. Si un rendez-vous l'ennuyait, il avait ce don agaçant de se faire porter pâle, de se défausser. Il disparaissait au moment où on avait besoin de lui, et écoutait les reproches comme s'ils avaient été adressés à un autre.

Dans ce déséquilibre et cette oisiveté permanente, le risque était grand évidemment de voir Nam s'intéresser à des activités ou des relations moins innocentes. Mais Quentin le suivait du pas et du regard, et laissait tomber sur n'importe quelle rencontre douteuse un commentaire foudroyant. Il le tenait hors d'atteinte, et dressait pour lui des barrières au bord des gouffres. Leur mère, qui ne pouvait rien, mais observait tout, n'en finissait pas de s'étonner. Par bonheur,

Quentin n'avait jamais été avare de paroles. Il racontait facilement ses histoires et ses états d'âme. On savait bien qu'il ne trahissait pas toutes les sottises de son frère. Mais il n'aurait pas laissé un événement grave dans l'obscurité. Aussi pouvait-on le voir clairement, dans sa persévérance encore enfantine, aux prises avec ce devoir fraternel par lequel il gagnait lui-même une âme d'adulte.

Le comportement de Quentin fut déterminant. Ses frères et sœurs comprirent qu'il jugeait les écarts de Nam sans pour autant cesser de l'aimer, et probablement, qu'il l'en aimait davantage. Nam ne mesurait, à leur égard, ni l'attention ni la tendresse. Si l'un des enfants se brûlait la main en l'absence de leur mère, il jetait dehors ses amis, pommadait la main de dentifrice faute de trouver une autre idée, et lisait des histoires au blessé jusqu'à ce qu'il s'endorme. Si un autre se plaignait de subir sur le chemin de l'école la menace ou la tracasserie, il l'accompagnait chaque jour et intimidait le coupable au point

de le mettre hors d'état de nuire. Ses extravagances, assorties d'une intarissable bonté, lui conféraient l'allure d'un protecteur malchanceux. Il faisait rire et il était attendrissant. Mais on savait que lui seul pouvait quêter l'indulgence pour les désordres qu'il engendrait.

Nam déclara alors qu'il voulait intégrer l'armée. Il avait lu avec Quentin les histoires de Lawrence d'Arabie, de Foch et de Patton. Il feuilletait inlassablement un grand ouvrage imagé sur les prétendus secrets de l'armée soviétique. Il s'était persuadé que son père avait finalement rejoint une hypothétique résistance, pilotait un avion, et tirait de nuit sur les bases des Rouges. Il fallait bien cet imaginaire pour nourrir l'espérance. Les deux garçons entretenaient une mythologie de la reconquête, et se figuraient que la Légion pouvait descendre sur Vientiane. On expliqua à Nam que, pour rentrer dans la Légion, il ne suffisait pas de savoir crier en brandissant un nunchaku. Il réclama de s'en-

gager. Il n'était pas encore français. On entreprit des démarches de naturalisation. Il choisit de conserver le nom que son père lui avait inventé pour sa fuite. Un jour, en échange de sa carte de résident il reçut un passeport brun. Qu'est-ce que cela te fait? demanda Quentin. Il rit : As-tu peur que j'aime la France moins que toi?

On était au milieu de novembre. On accompagna Nam à la gare d'où il devait rejoindre son régiment. Il projetait, après son service militaire, de demander l'intégration dans une école de sous-officiers. Il ne parlait que de cela depuis des mois, et avec enthousiasme. Chacun s'était persuadé que son caractère pusillanime gagnerait à trouver place dans une hiérarchie, où on ne discute pas.

Les semaines passèrent, sans apporter aucune nouvelle. Mais Nam n'écrivait jamais, sauf pour marquer des événements familiaux, et il n'y avait pas d'anniversaire à cette époque.

On partit à la montagne pour les vacances

d'hiver, dans une grande excitation. Les enfants déballaient les vêtements de ski et les santons de la crèche. Ils accrochaient des étoiles et des guirlandes, faisaient fondre le chocolat dans des jattes, et semaient dans la maison ce désordre particulier des jours de fête, distingué du désordre ordinaire par le bonheur qui l'accompagne. Au matin du 24 décembre, dans ce déploiement de merveilles, Nam apparut sur la route, à pied, portant une petite valise et précédé d'un nuage de mauvais augure. Il ne bénéficiait pas d'une permission. Il avait réussi à se faire réformer, on ne sut jamais par quelle mystérieuse manigance.

Il raconta que quelques jours lui avaient suffi pour comprendre la suprême idiotie de cette institution. Le caporal était un imbécile, le lieutenant aussi, le colonel également, et sûrement le général, qu'il n'avait jamais vu. Il attendait naïvement d'apprendre à se servir d'une mitrailleuse, pendant qu'on le forçait à ramasser les mégots dans la cour. Il espérait partir sur n'importe quel front,

et on l'obligeait à cirer des bottes. Bref, c'était une foutaise. Il n'avait pas eu de peine à s'inventer une maladie singulière. A l'hôpital, il s'était rendu insupportable. On l'avait renvoyé.

Avec bonheur il rejoignit les autres autour de la table, roula des pâtes à tarte, découpa des étoiles dans le papier doré, imita pour les enfants tous les bruits de basse-cour de la crèche. Son père lui précisa qu'il en avait assez de ses extravagances, et qu'aussitôt après Noël il partirait travailler n'importe où. Il dit qu'il accepterait ce qu'on voudrait, et qu'il avait très mal à la tête.

On trouva un emploi d'ouvrier agricole, dans une région éloignée, et Nam partit pour une énième destination, sans poser aucune question, habité par une indifférence inquiétante. Pendant plusieurs semaines il ne se signala pas, sauf par une carte postale adressée à Quentin, sur laquelle était écrit laconiquement : *Je m'ennuie beaucoup*. Pourtant, les rapports de l'employeur faisaient

état de sa bonne volonté, de son travail assidu, et incitaient à l'optimisme. Quand deux mois se furent écoulés, Nam appela Quentin au téléphone. Il était dans une cabine, et, à l'habitude, sans argent, demandait à être rappelé aussitôt. Quentin venait de passer l'épreuve de français du baccalauréat. Il raconta qu'il était tombé sur un poème de Baudelaire. Nam portait Baudelaire aux nues. Mais il ne réagit même pas. Il dit, d'une voix insonore, qu'il s'ennuyait beaucoup. Quentin annonça qu'il prendrait le train le lendemain matin. Il serait là pour le dîner.

Nam se trouvait au sud de la France, dans un pays de vigneron et de maraîchers. Quentin chercha à la gare un autobus, parcourut des routes pleines de vergers, descendit devant un hameau désert et parcourut deux kilomètres à pied sur un chemin de terre. Nam avait loué un appartement dans une ferme occupée par plusieurs célibataires. On lui avait laissé pour ses déplacements la mobylette de la famille. Quentin trouva la

ferme sans peine et aperçut Nam accroupi devant un feu, dans un terrain vague qui lui servait de jardin. Il mettait à rôtir du maïs et des tomates qu'il avait volés dans les champs. Quentin lui fit observer que ce maïs n'était pas comestible. L'autre eut l'air étonné, car il en faisait quotidiennement son repas. Vaincu par un argument pareil, Quentin s'assit donc sur un talus et partagea les épis. Il tenta de savoir comment marchait le travail, mais ne put rien obtenir. Nam lui récita des vers de Baudelaire, lui expliqua doctement de quelle manière il aurait dû commenter son texte d'oral, et lui dit que l'existence était sans intérêt. Il aurait mieux fait de mourir en même temps que la plupart de ses innombrables cousins. Quentin, mâchant son maïs avec difficulté, répondit que si Nam disait cela, c'était uniquement parce qu'on l'obligeait à travailler. Une telle paresse dépassait l'imagination. Il le somma de cesser de se plaindre. Nam avait l'habitude de ce genre de réponse. Il n'insista pas, et proposa une visite de son logement.

Dans l'entrée, il commença par montrer à Quentin comment il avait débranché son compteur électrique, ce qui le dispensait de payer les factures. Partagé entre l'envie de rire et le devoir de s'indigner, Quentin le suivit à l'étage, où il y avait une salle de bains et une chambre. Juste devant la baignoire, un large trou dans le plancher laissait voir la pièce d'en bas. Il fallait pour se laver posséder des brevets de saut en longueur. Le lit était dépourvu de draps. Chaque fois qu'il se trouvait mal à l'aise et anxieux, Nam renouait inconsciemment avec les pires moments de sa vie antérieure. On apercevait à cette occasion combien l'éducation de la seconde vie demeurait artificielle et marouflée.

La nuit venue, Quentin se coucha en bas, sur la moquette maculée du salon. Le duvet que Nam lui avait prêté sentait le vomi. Le maïs pesait sur son estomac. La porte de l'entrée fermait mal et grinçait sous les rafales du vent. Par le trou de la salle de bains, on pouvait aisément faire passer une conver-

sation. C'est sale chez toi, dit Quentin du fond de ce qui lui servait de lit. Je m'en fous, répondit Nam. Qu'est-ce qui t'intéresse? chuchota Quentin. Il entendit tomber un objet. Quoi? Tu ignores ça? Je voudrais voir mon père : voilà. Quentin se leva, sa couverture autour du cou, car il avait froid, et monta l'escalier. Il arriva devant le lit de son frère. Je te comprends, dit-il. Tu le reverras. Mais on ne sait pas quand. J'irai avec toi. Imagine la journée que ce sera. Et imagine qu'il va te demander ce que tu as fait depuis. Tu lui répondras : j'ai fait le pitre et l'imbécile; je n'ai rien fait. Quentin brassait l'air de sa couverture avec des gestes de fantôme. Et s'il est mort? murmura Nam le visage collé à l'oreiller. Quentin laissa tomber ses bras : dans ce cas... il se demande déjà s'il peut être fier de toi; d'ailleurs il n'est pas mort; j'en suis sûr. Quentin redescendit l'escalier en trébuchant. Tu as raison, pauvre idiot, dit la voix dans le trou de la salle de bains.

Le lendemain était dimanche, et jour de

foire. Ils se préparèrent du café sur une plaque noircie de crasse, puis marchèrent jusqu'à la ville. Flânant devant les marchands ils tombèrent sur un étal particulier, où s'offraient des brochures rouges. Trois étudiants se tenaient derrière, discourant sur l'avenir radieux. Nam aperçut la faucille et le marteau. Il n'avait pas l'habitude de chercher des bagarres de ce genre. Mais l'un des compères l'interpella, et le prit à parti, croyant trouver en lui un adepte de la révolution chinoise. Il fut saisi de rage et d'une violence froide. Il s'approcha et d'un revers de bras jeta par terre tous les prospectus. Il avait plu le matin. Les prospectus s'affalèrent dans les flaques boueuses. Les trois prophètes ignoraient l'usage des coups, et croyaient que les guerres se gagnent par le discours. Ils traitèrent Nam de fasciste. Celui-ci envoya trois volées de poing, avec précision et méthode. Quentin n'eut même pas le temps de s'interposer. Personne ne vint à leur secours. L'un saignait du nez, l'autre tenait à deux mains les débris de ses lunettes, le

troisième s'écroulait sur la table. Viens, dit Nam. Explique-moi comment ces engeances ont émigré ici. Je ne comprends rien.

Ils déjeunèrent dehors d'une tranche de jambon. Ils n'évoquèrent pas la conversation de la veille. Nam demanda des nouvelles des petits. Il avoua qu'il n'avait pas un sou. Quentin se demanda pourquoi. Il recevait un petit salaire, en principe suffisant. La mobylette n'était plus là. Nam prétendit l'avoir prêtée, puis, comme Quentin le regardait narquoisement, concéda qu'il l'avait vendue. Il n'avait plus de blouson. Quentin lui donna le sien. Il avait la conviction que l'argent se volatilisait par distraction. Nam devait payer des sorties, des restaurants et des cadeaux, avec la magnificence des fauchés.

Il fallait reprendre le train. Nam l'accompagna à la gare, attendit le départ, et lança des signes de la main comme s'ils se quittaient pour des années, debout à l'extrémité du quai, maigre et mal fagoté, tenant le

revers de sa veste qui n'avait plus de boutons.

Quentin calcula que, pour la première fois, son frère s'était avéré capable de conserver une occupation stable pendant plus de six mois. Nam rentra pour passer ses vacances, et fut fêté à proportion de la longueur de l'absence. Les parties de pêche reprirent. A cette époque, les deux garçons arboraient des chapeaux de feutre noir, même aux jours de grande chaleur, sans que l'on sût ce que signifiait cette nouvelle fantaisie.

Nam gagnait sa vie. Il devait apprendre à gérer ses dépenses. Sa mère lui conseilla d'ouvrir un compte à la banque. Elle lui expliqua à quoi servaient les chéquiers, et qu'il ne s'agissait pas du tonneau des Danaïdes. Dès que Nam fut reparti, elle commença à recevoir des lettres comminatoires de créanciers, payés par un chèque en bois. Nam avait distribué partout ses assignats, dans les restaurants et chez les commerçants. Elle pouvait le suivre à la

trace, relire les quelques semaines qu'il venait de vivre fastueusement, et repérer tous ses trajets. Elle eut secrètement très envie de rire, mais n'en montra rien, régla toutes les factures, joignit Nam au téléphone et lui indiqua qu'elle avait demandé à la banque de l'interdire de chéquier, et qu'il allait devoir économiser pour la rembourser. Il présenta des excuses, alléguait qu'il n'avait pas compris. Elle préféra le croire. En tout cas, cela démontrait que l'existence, avec lui, n'était pas près de devenir monotone.

Le jour de la fête des mères, elle reçut un immense bouquet de pivoines, qui passait mal la porte et cachait le visage du coursier. Personne ne souhaitait cette fête dans la maison, sinon les plus petits par des poèmes attendrissants qu'on apprend à l'école. Un mot ironique et simple était accroché au cellophane : *Ne t'inquiète pas je l'ai payé en liquide. Je t'aime.*

Au détour des déménagements et des changements d'école, apprenant peu à peu

les déceptions de la vie et l'importance des bonheurs simples, les enfants avaient grandi et formaient une société d'adolescents turbulents, jetant sur l'extérieur des regards de tribu. Leur monde, comportant son langage et ses rites, intégrait comme un second cercle, aux contours obscurs, le monde de Nam, jamais tout à fait compris. Ils protégeaient d'instinct ses errances, ses amitiés loufoques et ses idées sans aveu. Qu'il fût différent, et il le restait tellement, les rassurait sur l'avenir de l'inconformité. Sa présence même récusait les pensées toutes faites, et laissait voir que l'existence ne passe pas toujours par les projets répertoriés. Nam était l'envers du miroir, et démontrait la possibilité de la connivence hors les normes fixées par la société. Grâce à lui, les enfants grandissaient dans la reconnaissance de ce qui ne leur ressemblait pas. Il ne sut probablement jamais de quels savoirs indicibles ses frères et sœurs lui étaient redevables.

Un jour les deux plus jeunes, qui n'avaient aucun souvenir de l'arrivée de Nam dans la

maison, furent surpris en train de se demander l'un à l'autre pourquoi leur mère avait donné naissance à un seul enfant de couleur jaune. Quentin leur apprit que pour lui ce n'était pas pareil, car tous les Chinois sont fils du ciel. Interrogé, Nam précisa que les Chinois sont fils du ciel et du vent, et naissent avec une peau couleur de lune, les yeux fermés par crainte d'oublier les mystères de leur origine. Quelle que fût la fantaisie des réponses, la question rendait compte d'un accomplissement mystérieux. Il fallut, paradoxalement, réapprendre aux plus petits par quel chemin Nam était parvenu jusqu'à eux.

Pendant que les uns et les autres voyageaient, passaient des examens, rentraient et sortaient avec des valises et des livres, c'est-à-dire menaient l'existence normale et attendue, Nam découvrait que le travail peut apporter quelques joies auxquelles il n'avait pas pensé. Il apercevait cela un peu tard, mais sa mère savait le prix de la patience,

et ne dérangeait pas l'ordre des choses. Il souffrit de se contenter d'un emploi précaire, et s'inscrivit de lui-même pour les cours du soir.

Il repassa son certificat professionnel et échoua d'une manière inattendue, avec une excellente note en français et une succession de désastres dans les matières techniques. Il était tombé lui aussi sur un poème de Baudelaire, lequel pourtant n'avait pas suffi à le sauver. Découragé, il annonça que sa vocation était celle d'un clochard, donna sa démission à l'employeur complaisant et se mit à écrire des vers. Il errait dans la maison sans regarder personne, dormait sur la moquette. Sa compréhension des choses se brouillait. Il racontait à Quentin des histoires dénuées de sens. On lui proposa plusieurs emplois, qu'il refusa. Pour fuir une explication familiale qu'il sentait proche, il disparut.

Il largua les amarres, mais curieusement, tout en faisant savoir à chaque moment qu'il était encore là. Il ne rentrait plus à la maison,

craignant les remontrances et les discours comminatoires sur le gâchis qu'il était en train de perpétrer. Mais il ne voulait pas passer par pertes et profits. Ses frères et sœurs lui manquaient. En dépit de l'absence, chacun pouvait sentir sa présence à travers des signes visibles. Il allait et venait, non loin. Il guettait. La famille était installée à cette époque à Paris. Il attendait les plus jeunes à la sortie de l'école, portait leur cartable comme s'ils eussent été des bébés, les raccompagnait en racontant des drôleries. Il laissait des messages sous la porte. Il téléphonait à Quentin quand il savait que celui-ci se trouvait seul dans l'appartement. Il ne lui donnait pas strictement rendez-vous. L'idée d'une heure fixée l'insupportait. Il lui précisait qu'il se trouverait le soir dans un bar du treizième arrondissement, Le Chat Étranglé. Quentin arrivait dans le bar vers sept heures, muni de son cartable. Il s'installait et faisait ses devoirs. Nam apparaissait soit aussitôt, soit vers dix heures, au même moment que les filles qui sortaient des allées

obscur. Il insistait pour prendre une table près de la fenêtre. Si jamais son père passait. Quentin déplaçait ses affaires, sans jamais faire remarquer qu'il n'y avait pas une chance sur un milliard pour que... Nam croyait au destin. Les événements de la vie relevaient selon lui de volontés occultes. Cela ne se discutait pas.

Ils buvaient un café, puis un autre, puis d'autres encore. Nam réclamait une description précise de la vie quotidienne des petits. Il empruntait des livres. Puis il racontait des histoires à dormir debout. Qu'il avait été kidnappé en faisant de l'auto-stop, pour se retrouver dans une grande maison sans fenêtre d'où il avait cru ne jamais sortir. Que son père lui avait écrit poste restante, et l'attendait dans les maquis de libération. Que l'un de ses amis avait fait fortune, et lui offrait tout ce qu'il voulait. Quentin riait. Aucun argument ne valait devant une raison aussi brumeuse. En réalité, Nam vivait d'expédients. Il ne quittait jamais la ville. Il possédait un lit précaire, chez un ancien

camarade des camps de Thaïlande, qui l'hébergeait par pitié et le traitait comme un esclave. Il errait la journée entière devant les marchands de journaux, rêvait sur les bancs des squares. Il mangeait peu. Il n'attendait rien.

Quentin le raccompagnait jusqu'à sa porte, puis retraversait Paris dans l'autre sens, à pied, trouvant le cartable lourd. Quelle que fût l'heure, sa mère l'attendait dans son bureau. Quentin n'avait que dix-huit ans. Il pouvait supporter ce souci, à condition de raconter au retour. Il s'affalait dans un fauteuil. Comment va-t-il? Il va bien. Il est toujours seul. Non, il ne fait rien de la journée. Il marche dans les rues. Il s'invente des amis. Il pense sans cesse à son père. L'argent? Il n'en a pas. D'ailleurs cela vaut mieux : où le prendrait-il? Son logeur le nourrit un peu, en échange de reproches et de mépris. Il semble propre. Pour le reste... il fabule. On dirait que la réalité l'abandonne.

Elle s'aperçut que la maison se vidait.

Les enfants perdaient leurs affaires comme par enchantement. Elle devait racheter des baskets, des pulls, des chemises. A cette époque, plusieurs d'entre eux avaient la même taille : celle de Nam. L'argent de poche disparaissait en fumée. Elle fit semblant de ne pas comprendre.

A l'occasion d'un anniversaire, on vit Nam réapparaître, portant un cadeau princier, et prendre sa place à table. Il exhibait un œil tuméfié. Il sortait d'une bagarre qui le laissait mélancolique. Il annonça des résolutions admirables. Personne ne le crut. Pourtant, il avait bien trouvé du travail, et s'affaira aux préparatifs. Pour la première fois, on lui demandait d'exercer cette compétence technique apprise au lycée. Il espérait bien faire. On interrogea Quentin pour comprendre quelle sorte de miracle s'était produit là. Quentin fut évasif. Nam avait fréquenté des milieux souterrains, et il avait pris peur. Cette espèce d'innocence, qui faisait rire autour de lui, ne résistait pas aux

mauvais coups. La rue lui était apparue dans sa réalité cruelle : désespérée, violente, exigeante de duplicité. Au fond, il cherchait la sécurité et la paix. Il se trouvait prêt pour cela à sacrifier sa paresse.

On le vit louer un appartement dans une ville inconnue; déménager les quelques meubles de sa chambre que sa mère lui avait promis; choisir avec ses sœurs des lampes et des objets de cuisine; s'endetter modestement pour acheter un téléviseur. Il eut des amis. Il invitait son plus jeune frère à passer des week-ends, lui apprenait l'usage du nunchaku, le gâtait outrageusement. Dès qu'on annonçait une cérémonie familiale, il accourait. Il mit longtemps à ressaisir les fils de sa raison opaque. Peu à peu, il cessa de raconter n'importe quoi, apprit qu'un argument se manipule avec précaution. Il demeura loufoque, sujet aux aventures les plus inattendues, toujours menacé par une absence qui le laissait aux marges de l'existence commune. A travers ses extravagances perçaient, dans le brouillard dissipé, une

intelligence vive, une droiture calme, qui semblaient faussement émerger du néant.

Lorsque Nam fut installé dans la vie, nanti d'un minimum de sécurité, son amitié avec son père ne cessa de croître. Dès l'origine, il l'avait toujours regardé avec une certaine appréhension. Il le craignait d'abord parce que son éducation ancienne lui laissait voir la paternité comme un commandement naturel et justement arbitraire. Il le craignait aussi parce qu'il sentait chez cet homme, depuis son arrivée dans la maison, une suspicion à son égard, une méfiance à peine travestie. Sa mère l'avait accueilli par amour, son père, par fidélité à soi. Il savait cela d'instinct. De même il savait que ses frères et sœurs l'ignoraient, qu'ils n'avaient pas perçu cette distinction, et qu'ils souffriraient de la dévoiler. Cela ne lui paraissait ni louche ni malencontreux. Il comprenait obscurément qu'un homme se trouve lié à ses enfants par les racines du sang et de l'histoire, une femme, par la seule force souterraine de

l'affection. Une intuition venue de sa vie antérieure lui apprenait qu'un père doit s'habituer à son enfant, tandis que la mère se l'approprie d'emblée, sans devoir franchir aucune porte. Cela vaut pour un enfant de son propre sang, et *a fortiori* pour un autre, pensait-il avec raison en observant son père en face de lui, dubitatif, préoccupé, incertain de ses sentiments comme de ses gestes, malhabile à l'embrasser.

Nam n'entreprit rien de spectaculaire ni d'artificiel dans l'espoir d'abolir cette distance. Il attendit. Il attendit patiemment que quelque chose se dénouât. Il avait remarqué que le père avait mis longtemps à s'attacher au bébé, mais qu'il avait fini par lui offrir dans ses pensées une place de choix. Il attendit, se contenta de vivre naturellement, à l'image des autres, évoquant partout son père avec admiration, et, à la maison, acceptant l'autorité avec cette pudeur doublée d'impatience qui caractérise les adolescents. Il lui montra qu'il l'aimait sans réclamer davantage que cette autorité loin-

taine, si terriblement attachée aux formes. Le père fut pour ainsi dire apprivoisé avec une grande lenteur, cela dura des années, au fur et à mesure la fidélité se transformait en tendresse, et nul ne décela cette évolution imperceptible. Les périodes difficiles de fugues et de caprices contribuèrent à tisser la connivence, parce que chaque fois Nam finissait par aller chercher sa punition et son pardon devant son père, qui n'avait rien demandé de tel, et demeurait désarmé face à cette confiance. Curieusement, Nam avait peu à peu identifié dans son esprit ses deux pères, et en avait fait une seule et même personne. Il racontait sur son père de sang des histoires nouvelles, lui prêtant le même métier qu'à l'autre, et des goûts identiques. Chacun comprit qu'il réglait ses comptes avec le passé, réorganisait la mémoire afin de rendre l'existence fréquentable, et nul ne lui tint grief de ses affabulations.

Quand Nam devint adulte, son père et lui furent comme deux vieux compagnons de combat, liés par une histoire épique où

les mots manquent à la description. Ils éprouvaient en commun cet attrait pour la campagne déserte et la nostalgie des maisons autarciques, vivant dans la seule nécessité d'être. Ils tissaient ensemble des rêves primitifs, où le poisson pêché suffisait aux repas, et où on réparait son toit sans le secours de personne. Ils étaient les seuls dans la famille à pouvoir s'esclaffer devant un champignon ou un écureuil. Le métier du père voulait qu'il remuât des choses importantes. Nam les lui interprétait avec une simplicité si vraie que l'autre en tirait leçon. Un jour, alors que Nam venait de fêter le dixième anniversaire de son arrivée dans la maison, des invités le traitèrent avec la condescendance qu'on réserve parfois aux gens de couleur. Son père en conçut un chagrin violent, et en demeura longtemps inconsolable.

A vingt-trois ou vingt-quatre ans, Nam découvrit le syndicalisme ouvrier. Son ardeur combative à défendre des causes, sa finesse de jugement trouvaient là un terrain propice.

Il fut élu pour de petites puis pour de plus grandes responsabilités. Il remit en ordre sa culture politique lacunaire, s'entêta à comprendre les textes juridiques, et apprit à parler en public. Son accent épouvantable et l'évidence de son origine asiatique ne l'empêchaient pas de gagner la confiance. Lorsqu'il racontait ses aventures pendant les repas de famille, son père riait : on dirait que c'est toi, finalement, qui me ressembles le plus.

Il choisit une après-midi où il la savait seule dans la maison. Il apparut à l'improviste. Il désirait lui parler. Il s'assit par terre, au milieu des piles de livres. Il demanda si l'on pouvait débrancher le téléphone.

Depuis que le mur de Berlin était tombé, il avait lu et beaucoup réfléchi. Il se rendait compte que le pays là-bas se trouvait pratiquement libéré, à l'égal des autres. Tous les murs s'étaient écroulés comme des châteaux de cartes. Le paysage, derrière, devait être dévasté, les gens hagards. C'était du

moins ce que l'on racontait, et lui le savait d'avance. A présent, il pouvait se rendre là-bas. Il en rêvait depuis dix ans. Il était sûrement condamné à mort par contumace. Fuir les jeunesses communistes était considéré comme une désertion, et ces gens ne badinent pas, même avec les enfants. Mais cette menace, probablement, s'était évaporée. De surcroît, il était français. Par ailleurs, devait régner dans le pays une sorte de chaos, dans lequel les listes s'égarèrent. Il voulait rechercher sa famille. Il avait déjà fait de multiples tentatives. Sa mère haussa le sourcil. Oui, des tentatives de désespoir, et toutes inefficaces. Il avait contacté le service des disparus à la radio thaïlandaise. Il avait écrit sous des adresses incomplètes des lettres qui se révélaient des bouteilles à la mer, et demeuraient évidemment sans réponse. Il avait contacté des dizaines de réfugiés pourvus de soi-disant nouvelles, rencontré des illuminés qui prétendaient retrouver sur ses traits le visage de son père qu'ils avaient connu, et raconté son histoire

à des pourvoyeurs de rêves. Il lui fallait aller là-bas.

Elle fut remuée d'émotion devant une persévérance aussi vaine. Elle n'avait pas imaginé qu'il en fût là. Ce désir lancinant n'apparaissait jamais. Il n'en parlait pas. Il semblait anesthésié par l'oubli. Depuis assez longtemps, il était amoureux, ce qui, naturellement, colorait tous ses faits et gestes d'une gaieté éclatante. Elle ne répondait rien. Il insista. Il désirait aller là-bas. Savoir ce qui s'était passé depuis son départ. Après, seulement, il pourrait envisager des projets. Il tenta de décrire ce qu'il ressentait. Il désirait se libérer de ce fardeau. Au début, il avait cru que cela s'allégerait. Mais le poids ne faisait que croître. Cette ignorance le hantait.

Comment réussirait-il à mener des recherches de ce genre sans connaître son propre nom? Il ne possédait aucun repère tangible. Cela relevait de l'attente d'un miracle. Il saisit un papier et un crayon sur la table et écrivit deux mots qu'il lui tendit.

Elle le regarda, stupéfaite. C'est mon nom, dit-il paisiblement. Elle demanda si c'était bien cela, le prénom d'abord et ensuite le nom de famille, car les deux mots sonnaient pour elle totalement étrangers. Oui, c'était bien cela. Le prénom et le nom de famille. Il fixait le mur, comme saisi de honte. Je croyais que tu l'avais oublié, dit-elle doucement. Non, il ne l'avait pas oublié. Mais son père lui avait fait jurer de ne le dévoiler jamais à personne, à cause des représailles. Et il avait dû mentir. Elle lui dit qu'il avait eu raison. Il parut soulagé. Elle comprit que ce serment lui avait posé des problèmes insurmontables. A partir de quel moment la promesse devenait-elle caduque, le secret nuisible? Il s'était longtemps interrogé. Elle demanda comment cela se prononçait. Elle répéta maladroitement. Elle regardait le garçon assis en tailleur à côté des livres. Il avait ainsi vécu plus de dix ans avec cette identité noyée. Il ressemblait à un revenant.

Elle lui dit qu'elle pourrait sans trop de peine joindre les bureaux et les personnes

susceptibles de l'aider. Ce serait l'affaire de quelques mois. On organiserait ce voyage pour l'été prochain. S'il craignait de partir seul, on l'accompagnerait. Mais il fallait qu'il prît conscience de deux difficultés. D'abord, il comptait se marier bientôt, et la simple loyauté lui interdirait de rester là-bas si jamais il s'y trouvait bien. Ensuite, et c'était le plus inquiétant : comment supporterait-il les nouvelles si elles se révélaient terribles? Des millions de gens dans ces pays avaient été massacrés, et beaucoup n'avaient même pas de tombeau. Elle insistait volontairement, non pour le décourager, mais soucieuse de le mettre en garde, craignant l'inacceptable.

Il ne fut pas étonné. Il avait déjà pensé à tout cela depuis longtemps. Pour la première chose... il rit. On n'avait pas encore compris, dit-il avec drôlerie, qu'il était devenu définitivement un mangeur de pommes de terre. Il aimait son confort. Il tenait à sa voiture, à son poste de télévision, à l'eau chaude qui coulait au robinet. Il ne

supporterait pas de vivre dans un pays où le combat pour la vie quotidienne épuisait la quasi-totalité des forces. Ni dans un pays où votre père vous désignait une fiancée d'office, car il tenait aussi à sa liberté. Il n'y avait là aucun danger. Quant à la deuxième chose... Son visage s'assombrit. Il imaginait tout depuis si longtemps, et même le pire. Mais l'ignorance était pire encore que le pire. Pour échapper à l'ignorance, il supporterait n'importe quoi. A condition, ajouta-t-il, que Quentin l'accompagne.

Nam réapprit sa langue maternelle. Il ne voulait pas avoir l'air d'un étranger dans sa propre patrie. Il lut aussi l'histoire de son pays, étudia sa géographie, son climat et ses mentalités. Cela ressemblait à un voyage à l'intérieur de soi. Il avait l'impression de ressaisir les fils dénoués d'un personnage autrefois intime, depuis longtemps écarté par l'artifice des événements. Rien de ce qu'il apprenait ne lui était étranger, mais tout lui paraissait étrange. Les noms des princes et

des fleurs sonnaient comme de vieilles connaissances, et pourtant demeuraient insolites. Ainsi se réveille un boxeur sonné, un réchappé du coma. Il épela les dates et les mots avec ferveur. Certaines bribes d'épopées lui revenaient à la mémoire, lambeaux d'une vie antérieure. Il prit l'avion avec Quentin, par une chaude journée de juin, alors qu'on annonçait sans prudence, pour la énième fois, la fin de l'interminable guerre du Cambodge.

On ne sut pas s'ils avaient été servis par la chance, ou par des relations efficaces, ou par la structure d'un pays organisé en vastes fratries. Après quelques jours de marche et de palabres, ils retrouvèrent le père de Nam, installé dans une maison de bois à côté de l'ancienne demeure détruite.

D'après leurs calculs, il ne devait pas avoir plus de cinquante ans. Mais il ressemblait à un grand vieillard avec sa peau grise et flétrie, ses jambes flageolantes, ses cheveux incolores. Il posa sur eux le regard doux

d'un ange valétudinaire, et lorsque Nam se présenta, d'un geste hésitant il lui fit ôter sa chemise. Il reconnut immédiatement sa propre signature, qui avait grandi avec la poitrine, et s'étalait en circonvolutions majestueuses. Il ne pleura pas, ne dit pas un mot plus haut que l'autre. Il embrassa les deux garçons et les invita à entrer dans la maison.

Il dit qu'il était seul. Cela semblait clair. Il ne tenait pas à donner les détails. Il ne parla que du pays et de la fin du régime. Il racontait avec simplicité, sans haine. Il demanda qui était ce garçon qui accompagnait Nam. Celui-ci lui dit que c'était son frère. Il sourit, inclina la tête en signe de bienvenue et dit qu'il s'en était douté, et que la providence ne rusait avec personne.

Nam lui demanda s'il avait besoin de quelque chose. Ce n'était pas la question d'un nanti, mais d'un fils. Il le comprit bien ainsi. Non, il n'avait besoin de rien. Il n'avait même plus de rêves à nourrir. Il ne vivait pourtant pas de désespoir, au contraire.

En dépit de tout ce qui s'était passé, il ne rougissait pas de dire qu'il était heureux. Les enfants du quartier lui rendaient visite. Il leur apprenait à lire et à prier. Il ne posa pas de question à Nam. Il avait saisi depuis le début que son fils appartenait désormais à un monde étranger, et il acceptait cela sans regret. Il lui suffisait de le savoir vivant et entouré, quelque part ailleurs. Il emmena les deux garçons au cimetière du village. Puis au bord du fleuve, à l'endroit même où Nam s'était enfui, et là seulement, sa voix s'étrangla. Il leur prépara le riz du dîner, leur montra ses livres, plaisanta sur les lunettes de Nam, rappela des souvenirs qui faisaient rire.

Ton père est impressionnant, dit Quentin en gravissant la passerelle de l'avion. C'est un seigneur.

Nam a élu domicile au bord d'un fleuve, plus petit que celui de ses nostalgies, mais suffisamment puissant et large pour apaiser l'imagination.

Le fleuve contourne le jardin par deux côtés. Il héberge une île aux forêts denses, presque impraticables. Il s'effiloche en cascades sous un pont rustique. Il abandonne sur ses marches des bayous encombrés par les roseaux. Monde inquiétant aux verdeurs lunaires, envahi par les bruissements de toutes les bêtes tapies. Nam suit au petit jour le chemin de halage enfoncé dans la boue. Il pêche, des heures et des jours entiers, sans prendre garde à la gourmandise du temps. Il surveille le héron qui débouche sur l'autre rive. Il reçoit sans désespérer la couleuvre tombée d'un arbre. D'avoir rattrapé la mémoire, il a gagné la paix de l'âme. Il demeure accroupi sur la berge, immobile d'une histoire à l'autre, torse nu, vêtu d'un short mal raccommodé, et contemple, de ses yeux mi-clos, l'impassibilité du monde.

CET OUVRAGE
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN AOÛT 1994

N° d'impression : 36114.
Dépôt légal : septembre 1994.

